FIGARO NOËL 1900 ILLUSTRÉ



François Flameng, pinx.

Copyright 1900 by Manzi, Joyant & Co.

ÉDITEURS

MANZI, JOYANT & Cie — *24, boulevard des Capucines*

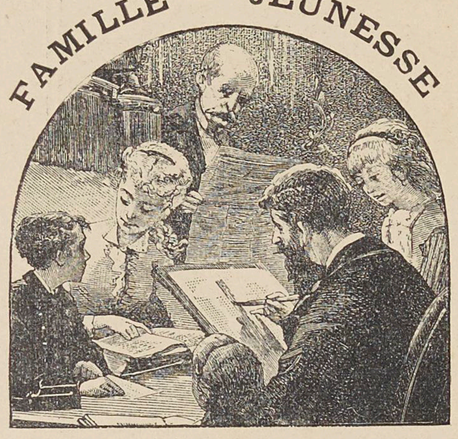
LE FIGARO — *26, rue Drouot*

PARIS

Prix : 3 fr. 50

COLLECTION HETZEL

Nouvelles Publications pour Étrennes 1901



Les Voyages Extraordinaires

Seconde Patrie, par JULES VERNE.

Grand in-8° illustré (68 dessins). Broché, 9 fr.; cartonné toile, 12 fr.; relié, 14 fr.

La Vie de Collège dans tous les Temps et dans tous les Pays

Le Tour du Globe d'un Bachelier,

(A travers les Universités de l'Orient) par ANDRÉ LAURIE.

Grand 8° illustré. Broché, 7 fr.; cartonné toile, 10 fr.; relié, 11 fr.

L'Héritage de Jean, par P. PERRAULT.

Grand in-8° illustré. Broché, 7 fr. cartonné toile, 10 fr.; relié, 11 fr.

Les Nièces de M. Burke, par M. DE BEAUCHÊNE.

In-8° illustré, 4 fr. 50; cartonné, 6 fr.

Contes de tous les Pays, par TH. BENTZON.

Grand in-16 illustré. Broché, 1 fr. 50; cartonné toile, 2 fr.

La Bande Arlequin, par O. LE ROY.

Grand in-16 illustré. Broché, 1 fr. 50; cartonné toile, 2 fr.

Mademoiselle Lili maîtresse de maison. Album par FRŒLICH.

Bradel, 2 fr.; cartonné toile, 4 fr.

Pierrot à l'École et chez son ami Paillasse, Album par G. FATH.

Bradel, 2 fr.; cartonné toile, 4 fr.

Alexandre le Grand, par FRŒLICH.

En couleurs, Bradel, 1 fr.

L'ANNÉE 1900 du MAGASIN ILLUSTRÉ D'EDUCATION et de RÉCRÉATION

Beau volume grand in-8° (768 pages, 250 dessins), 14 fr.; cartonné toile, 18 fr.; relié, 20 fr.

Tous les ans, dans la **COLLECTION HETZEL**, quelques nouveaux chefs-d'œuvre s'ajoutent à des chefs-d'œuvre précédents, et cela forme une des Bibliothèques les plus riches qu'il soit possible d'imaginer. Jetons un rapide coup d'œil sur les livres qui viennent de paraître à l'occasion du 1er janvier 1901.

Seconde Patrie, le nouveau *Voyage extraordinaire* de JULES VERNE, comptera parmi ses meilleurs. Les lecteurs épris d'aventures y trouveront satisfaction complète, et les philosophes matière à méditations sérieuses. Peut-on se faire une seconde patrie, tout en restant attaché de cœur et d'esprit à son pays? Telle est la question posée dans ces pages attachantes, et que l'auteur résout par des arguments et des faits si probants, que nul n'y contredira, subjugué par un plaidoyer aussi varié que pittoresque et habile.

Avec *le Tour du Globe d'un Bachelier,* M. André Laurie ajoute un beau volume à la série si justement appréciée de *la Vie de Collège dans tous les Temps et dans tous les Pays.*

Celui-ci se distingue par une originalité particulière, qui consiste à conduire les jeunes Français en Extrême-Orient et à les initier à la vie scolaire de ses diverses races. L'heure actuelle est propice à de telles œuvres, et, dans celle-ci, notamment, les lecteurs trouveront l'explication des terribles événements qui se déroulent dans ces régions rebelles à la civilisation occidentale.

Voici deux volumes pleins de talent et d'un genre plus intime : *L'Héritage de Jean,* par P. Perrault, et *les Nièces de M. Burke,* par M. de Beauchêne. Le premier cachant, sous le charme d'un récit, parfait de tenue et d'observation, des exemples d'une incontestable portée, montre agréablement que le plus saint des devoirs est de rester honnête. Le second est une merveille d'esprit et de sentiment, disons d'humour, puisque l'édifiante histoire se passe en Angleterre, et qu'elle est aussi pleine de sourires que de larmes.

Dans la *Bibliothèque Blanche,* si recherchée, Th. Bentzon, sous le titre de *Contes de tous les Pays,* a réuni quelques récits exotiques très originaux, mais francisés à sa manière, c'est-à-dire à la bonne. Quant à *la Bande Arlequin,* par O. Le Roy, c'est le digne pendant de *la Pupille de Polichinelle* qui, précédemment, fit tant rire, avec une pointe d'émotion.

Les nouveaux albums *Stahl,* dont la collection est la joie même de l'enfant qui les épèle en admirant ses humoristiques illustrations, sont au nombre de trois. *Mademoiselle Lili maîtresse de maison,* de L. Frœlich; *Pierrot à l'École et chez son ami Paillasse,* de G. Fath; *Alexandre le Grand,* de Frœlich, ce dernier album en couleurs.

Ajoutons les deux tomes annuels du *Magasin illustré d'Éducation et de Récréation.* Ce serait se redire que de parler des causes de sa supériorité et de son éternel succès. Aussi nous bornons-nous à l'enregistrer, en faisant remarquer que tous ces beaux et bons livres ont des illustrations dignes d'eux, et qu'artistes et auteurs s'entendent, pour le plus complet des succès. Une fois de plus, la maison J. Hetzel aura bien mérité des lettres, de la famille et du pays.

CH. C.

HENRY - A la Pensée - PARIS

« L'ÉCHO de LA PENSÉE »

Album Illustré des

CADEAUX ÉLÉGANTS

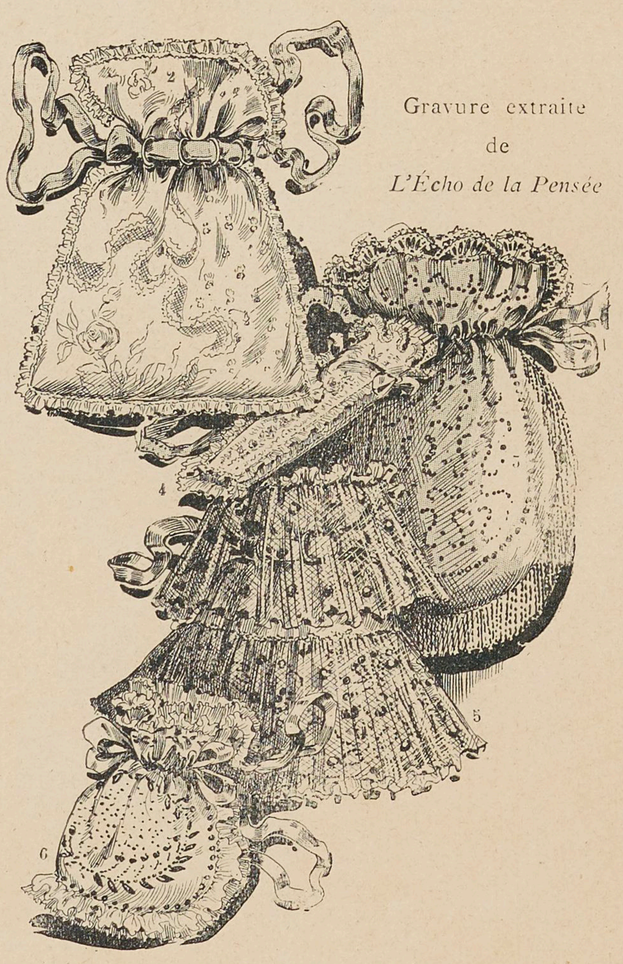
Pour CHRISTMAS

Et pour ÉTRENNES

Envoyé **Franco** sur demande

HENRY, A LA PENSÉE

5, Rue du Faubourg-Saint-Honoré, PARIS



Gravure extraite de *L'Écho de la Pensée*

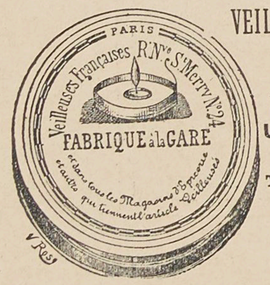
JAMBONS COLEMAN

MARQUE "GENUINE"

EXPon UNIVelle PARIS 1900 HORS CONCOURS

ÉXIGER LA MARQUE "GENUINE"





VEILLEUSES FRANÇAISES

FABRIQUE A LA GARE

JEUNET Fils

Successeur de son Père

Toutes les boîtes portent en timbre sec

JEUNET, INVENTEUR

Se trouvent dans toutes les bonnes maisons d'Epicerie et de Quincaillerie.

PASTILLES

VICHY-ÉTAT

EN VENTE LE 5 DÉCEMBRE — EN VENTE LE 5 DÉCEMBRE

L'EXPOSITION 1900

Collection des dix fascicules du FIGARO ILLUSTRÉ, consacrés à l'Exposition Universelle

Magnifique volume, reliure amateur. — Prix 40 Francs

CATALOGUES SPECIAUX de CYLINDRES ARTISTIQUES

98. Rue de Richelieu. 98

PHONOGRAPHES PATHÉ

Auditions : SALON DU PHONOGRAPHE

26. Boulᵈ des Italiens. PARIS

Figaro. — Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & Cie

Dix-huitième année. DÉCEMBRE 1900 Deuxième série — N° 129

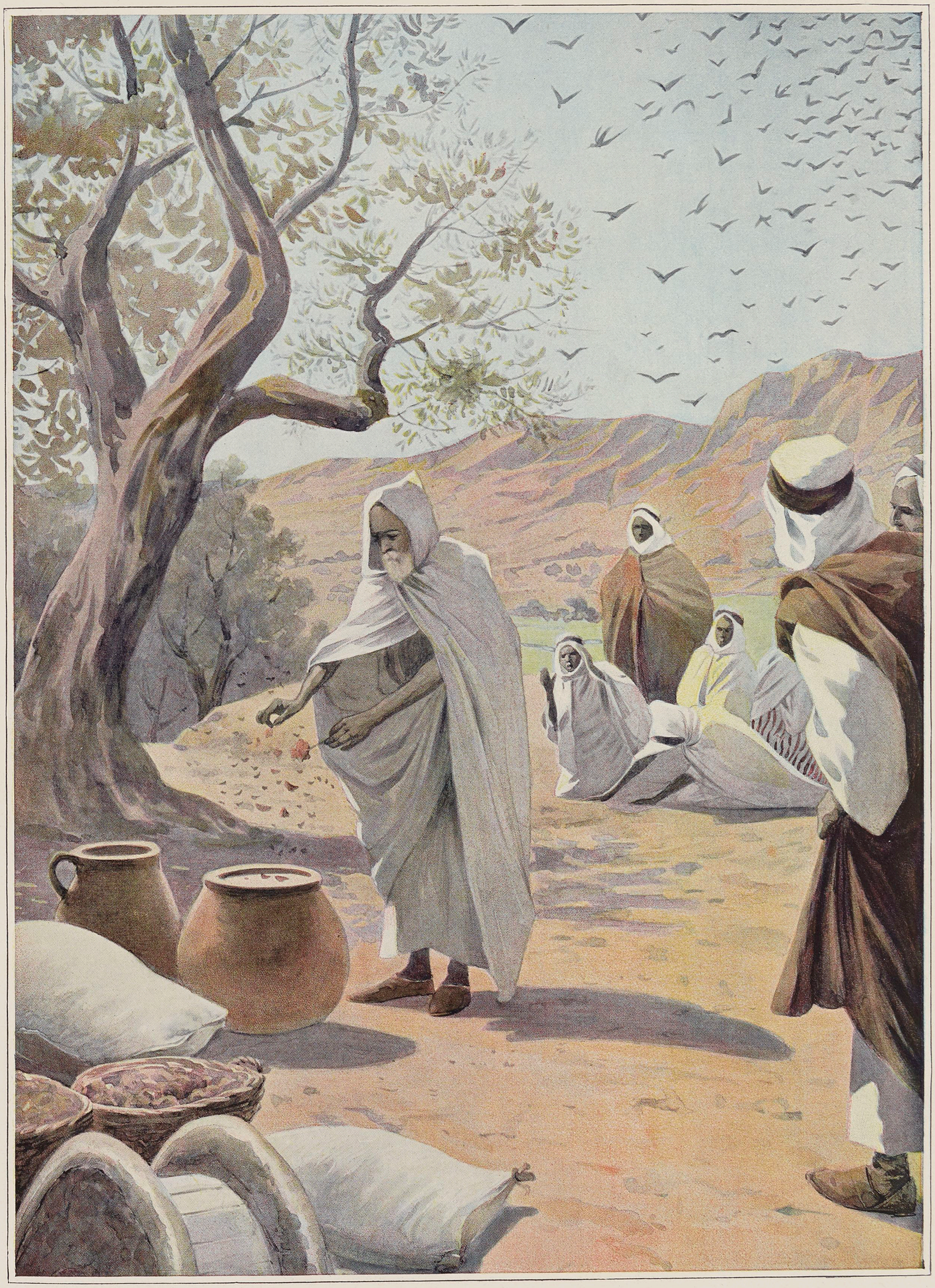
FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 18 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien



Kowalsky, del.

ROSE D'HIVER, nouvelle par MICHEL ANTAR

« Mais Bou Médine tend la fleur du miracle au-dessus d'une jarre pleine et l'effeuille sans mot dire... » (p. 268).



ROSE D'HIVER

Légende de TLEMCEN

A Madame la vicomtesse de Forceville.

C'est l'hiver.

La vallée s'étend triste et glacée.

Les montagnes dressent leurs sommets chaperonnés de neige au-dessus des pentes sombres où se dessinent en blancs ravins les crevasses impénétrables au pâle soleil hivernal.

Frileusement enveloppés dans les burnous de bure, la capuce sur le haut du visage, afin de le garantir de l'aigre bise coupante, quelques cavaliers s'engagent dans le chemin qui mène au Maroc.

Quel impérieux motif les oblige donc à s'éloigner par ces rigueurs inaccoutumées du temps ?

Rien moins que la menace d'un danger pressant : Bou Médine arrive, — Bou Médine, le marabout d'Andalousie.

Parti ce matin même d'Oudjda, la ville marocaine la plus proche, il sera, si on ne le détourne, dans Tlemcen avant la tombée de la nuit. Or il faut que Bou Médine n'entre point dans Tlemcen.

Ah ! dans quel émoi, ces jours passés, l'annonce de cette arrivée prochaine jeta la foule des théologiens, des docteurs de la Loi et des marabouts répandus dans la ville ! Car, pour aucun d'eux, Bou Médine n'était un inconnu. Chacun savait, sur sa vie, quelques détails : comment, fils d'un lieutenant de l'émir de Cordoue, Abdallah, il avait dédaigné la carrière des armes à laquelle son père le destinait pour se consacrer à l'étude de la religion ; comment, au sortir des écoles d'Espagne, il s'était rendu au Maroc pour s'y perfectionner dans la divine science ; comment, en dernier lieu, il avait quitté, pour entreprendre le Pèlerinage, la ville sainte de Fez et ses zaouïas fameuses.

De là cependant ne venait point leur trouble, mais de ce que, au lieu de se diriger droit sur la Mecque, Bou Médine s'arrêtait longuement dans les villes pour y répandre la doctrine. Et partout l'éloquence de sa parole lui attirait les foules. Même, raconte-t-on dans le peuple, sitôt qu'il parlait, les oiseaux du ciel, suspendant leur vol, planaient silencieux, au-dessus de lui, désireux de l'entendre.

Pure légende à coup sûr, mais bien faite pour lui préparer les voies. Sans doute il lui suffirait après cela de paraitre pour qu'aussitôt

le commun des croyants, toujours avide de choses merveilleuses et de visages nouveaux, s'empressât de courir à lui.

Que deviendrait alors leur propre prestige?

Leurs appréhensions, ils les dissimulèrent soigneusement sous les apparences de l'amour du bien public lorsque, réunis pour aviser, ils convinrent de s'adresser à leur souverain, le suppliant de protéger ses États contre les étrangers.

Le Sultan, — le Très-Haut le comble de ses bénédictions! — avait décidé que quatre d'entre eux, conduits par le vieux Moussa, très vénéré marabout, se rendraient en députation au-devant de Bou Médine afin de lui faire comprendre que, faute pour lui de place dans les écoles et les mosquées, il devait se résigner à poursuivre, sans s'arrêter chez eux, le pèlerinage commencé.

« Ce que vous désiriez, vous l'avez obtenu, conclut-il en les renvoyant. Seulement rappelez-vous que Dieu seul est le Maître, et que nos résolutions ne changent en rien ses desseins.

« Si Bou Médine doit entrer dans Tlemcen, ni vous ni moi ne saurions empêcher l'accomplissement de la volonté divine. Car ce qui est écrit doit s'accomplir. »

Éloigner un rival, voilà donc le but élevé pour lequel les nobles envoyés, après s'être arrachés à la tiède douceur des maisons closes, chevauchent maintenant sur la route du Maroc, pressant le pas de leurs montures, dont les sabots font résonner comme des dalles de pierre le sol durci par la gelée.

Et, derrière eux, des serviteurs, courant sous l'aiguillon du froid, excitent à grand renfort de cris rauques et de coups de bâton les ânes chargés de couffins de figues ou de dattes ensachées ou encore de peaux de bouc emplies de lait et arrimées pardessus des jarres d'argile, — tous présents destinés à adoucir la déception certaine de l'Andalou.

* * *

Du point où, s'infléchissant, les montagnes offrent à la route un passage aisé, un noir nuage d'oiseaux surgit et s'élève, — immense vol d'étourneaux bavards. — Presque aussitôt, sur la crête, apparaît un voyageur couvert de lainages blancs. Sans hâte il s'avance, retenant un chapelet de la main droite qui se balance



librement, relevant de la gauche le bas de son burnous, afin d'ôter toute gêne à sa marche. Un groupe serré d'hommes chemine à sa suite.

« Le voici, celui que nous cherchons! » se disent les cavaliers. Quittant donc leurs chevaux qu'ils laissent en arrière, la bride pendante, ils s'approchent à pied.

En se rejoignant, les deux groupes s'arrêtent et, entre eux, échangent les saluts habituels. Pendant ce temps les serviteurs déchargent les ânes et déposent aux pieds de leurs maîtres, avec les fruits, les jarres vides qu'ils emplissent jusqu'aux bords du lait des peaux de bouc.

Alors seulement, le seigneur Moussa se met en mesure d'exposer l'objet de sa mission :

« Seigneur... », commence-t-il. — Mais un vacarme subit de sifflets s'abat sur lui, couvre sa voix et l'empêche de poursuivre. Malgré ses efforts pour parler, il demeurerait impuissant si, d'un geste rapide, Bou Médine n'obtenait le silence de ses amis les oiseaux qui, dès lors, planent muets, les ailes étendues.

Moussa peut enfin s'exprimer librement :

« Seigneur, reprend-il, la renommée de tes vertus, traversant les empires, est parvenue jusqu'à nous. Nous n'ignorons point que tu as reçu du Très-Haut, — que l'Univers entier l'exalte! — un merveilleux don d'éloquence.

« Douces comme le miel tombent de ta bouche les paroles, et persuasives ainsi que la vérité. Même les oiseaux du ciel qui, tu le vois, ne se soucient guère des discours des autres hommes, prennent, dit-on, grand ravissement à ouïr les tiens... »

Et, souriant un peu amèrement, le vieux marabout montrait du doigt la masse maintenant immobile des étourneaux.

« Vive devrait donc éclater notre joie de ce que tu daignes venir à nous. Hélas! tu nous vois la tristesse au visage et l'amertume au cœur. Nous ne pouvons t'accueillir. Docteurs de la Loi, commentateurs du Livre, théologiens, savants et lettrés se pressent dans la ville au point que nul autre n'y saurait plus trouver de place.

« Tlemcen, je te le jure, ressemble à ces jarres, pleines de lait qu'une goutte de plus ferait déborder.

« Cesse donc de persister dans tes projets : tels sont les ordres

de notre Sultan, — le Puissant le garde dans sa main ! — Ne cherche point à les transgresser. Tu trouveras sur ton chemin quantité d'autres cités heureuses de te recevoir et dans lesquelles la place ne fera point défaut.

« En attendant, voici des dattes, des figues et du lait. Rassasiez-vous, toi et les tiens ; buvez, puis éloignez-vous à tout jamais. »

Comme il se taisait, soudain le vent souffla plus impétueux, cinglant de face les envoyés du Sultan qui, s'inclinant, opposèrent la tête baissée à la bourrasque.

Que se passa-t-il en ce moment ? oh Dieu ! Ton infinie puissance, tu l'emploies justement pour le triomphe de tes saints !

Instantanément, plus de bise, plus de froidure, plus d'hiver ; à leur place, une délicieuse tiédeur. Des effluves printaniers se répandent ; de suaves parfums de fleurs embaument, tels ceux des jardins paradisiaques.

Et, le visage auréolé d'une céleste clarté, l'étranger parla. Semblable aux sons de la flûte rustique, sa voix s'éleva pleine et harmonieuse, tandis que là-haut, la foule des oiseaux, tendant vers lui la tête, écoutait attentive et charmée.

« Mon frère, les apparences seules de la sagesse ont dicté tes paroles et inspiré les actes de ton souverain. Le Très-Haut m'aidera sans doute à dessiller vos yeux. »

Il dit, pria un instant, puis plongea la main droite dans le pli que formait son manteau relevé par le bas. Lorsque, presque aussitôt, il l'en eut retirée ses doigts réunis enserraient par la tige une rose entr'ouverte, un bouton de pourpre vif, tout emperlé encore des gouttelettes d'une matinale rosée.

Des abeilles, qui dormaient leur hiver dans le tronc de l'olivier voisin, s'étant éveillées, trompées par la douceur de l'air, volèrent bourdonnantes du côté de la fleur, avides d'en recueillir la poussière parfumée.

Déjà les disciples du saint, se prosternant, s'écriaient : « Dieu est Dieu ; il est le seul grand, le seul puissant ; et Bou Médine est l'ami de Dieu. »

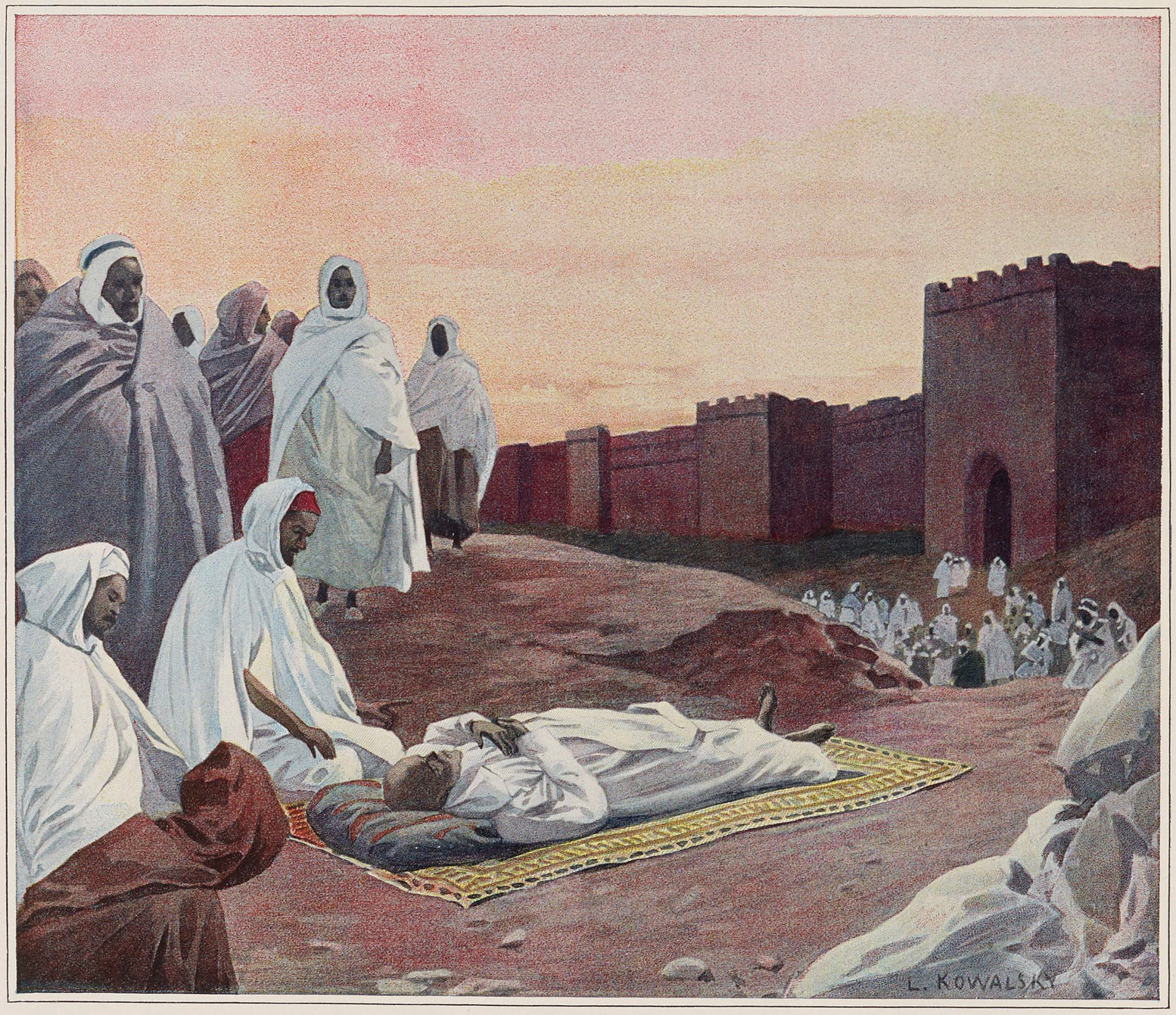
Et les gens de la députation demeuraient confondus, regrettant d'avoir accepté leur mission, ne se sentant plus la volonté de la remplir.

Mais Bou Médine tend la fleur du miracle au-dessus d'une jarre pleine et l'effeuille sans mot dire. Les pétales s'éparpillent, tombent en une rouge pluie de sang sur les blancheurs lactées qui frissonnent à peine à ce léger contact.

Clair symbole, réponse victorieuse ! Pas plus qu'au lait la rose, Bou Médine ne causera de dommage à Tlemcem.

Ainsi l'interprètent Moussa et ses compagnons vaincus. « Viens, s'écrient-ils ; la bénédiction de Dieu entrera dans la ville avec toi. Daigne seulement nous permettre de t'escorter. »

Et, confiant les chevaux aux serviteurs, ils s'empressent auprès



de leur hôte. Un seul se dirige vers la ville, à bride abattue, pour annoncer ce qu'il a vu.

Tous alors, louant Dieu, tous se mettent en marche, sous la nuée mouvante des oiseaux.

Mais déjà la bise aigre et coupante a balayé les parfums et les tiédeurs de paradis. Les abeilles, gourdes et pesantes, rentrent lourdement dans le tronc de leur olivier. Un froid âpre glace la terre et les gens.

* * *

Rapidement dans la ville s'était répandue la nouvelle du prodige. Tous les habitants réunis se portèrent au-devant de l'étranger pour le recevoir comme un envoyé d'en haut.

Ainsi, grâce à ce miracle de la rose, la noble cité de Tlemcen accueillit avec enthousiasme celui qu'elle voulait rejeter et qui devint par la suite son protecteur le plus puissant.

Bou Médine y passa une grande partie de sa vie et y mourut. Son tombeau devint le but d'incessants pèlerinages, et jamais le Très-Haut n'a cessé de le favoriser de ses grâces et de ses bienfaits.

MICHEL ANTAR.

(Illustrations de L. Kowalsky.)



Alexis Vollon, pinx. *Typogravure Goupil, Paris.*

PIERROT POÈTE

INVOCATION



« ...*Ettore Barigliano en était à son dernier voyage aux Blancs-Manteaux*... (p. 274).

UNE VICTIME DE MURGER

Les années dernières, la jeune littérature — s'entend celle qui compte et porte à sa toilette autant de recherches qu'à son style — avait, selon les préceptes de M. Le Bargy, adopté pour ses modes les patrons de Staub. Point de salut hors 1840 : les cols serrés, très hauts, étranglant la pomme d'Adam, retournés sur la large cravate de satin noir, les redingotes longues, de drap bleu et de drap puce, très ajustées, les pantalons collants de couleur claire où certains ne craignaient point de poser des sous-pieds, tel était l'uniforme adopté par la Jeune-Garde et que quelques grognards à chevelure et à barbe trop noires vêtirent d'enthousiasme. Sans doute, on mélangeait un peu les époques et l'on n'avait pas porté une attention suffisante à l'étude des modèles. Les aquarelles de Lami et les lithographies de Gavarni, qui suffisent aux gens avertis, n'étaient point, paraît-il, à la portée de tous ; on voyait de singulières fautes où un dandy se fût révolté et, pour imposer une façon d'unité à ce rite nouveau, ce n'était point trop tôt que les costumiers de théâtre s'en mêlassent. Ils servent d'ordinaire, avec une professionnelle ignorance, à rendre classiques et universelles les incongruités qui, individuelles, peuvent encore garder quelque agrément. On eut *Diane de Lys* et l'on a *l'Aiglon*. A présent, cette forme de costume est devenue vulgaire et la mode en passera. D'ailleurs, elle n'a guère eu d'influence sur les mœurs et la marche des idées.



« ...*Elle posait*... » (p. 275).

Tout autre l'évolution sociale qui s'est produite en une classe différente, en ce petit monde qui, confinant au premier, cherche pourtant à contraster avec lui et s'en tient à l'écart. Brusquement, on a vu surgir des feutres à larges bords, des pantalons à la hussarde aux carreaux voyants que les habitants de Brobdingnag eussent pris pour des échiquiers à leur taille, des cols à la Collin, des cravates flottantes. On liquida la garde-robe de Schaunard, où Schaunard enrichi avait accroché les *Cent mille paletots* de la légende. Bien mieux, ce fut *la Vie de Bohème* revenue à la mode, déclamée aux Français, chantée à l'Opéra-Comique et à la Renaissance, faisant son tour d'Europe avec deux musiciens italiens et

rentrant à Montmartre en triomphatrice et en muse. De fait, en était-elle sortie ?

Au moins, elle avait, au cours des jours, abandonné son uni-



Au Luxembourg... (p. 276).

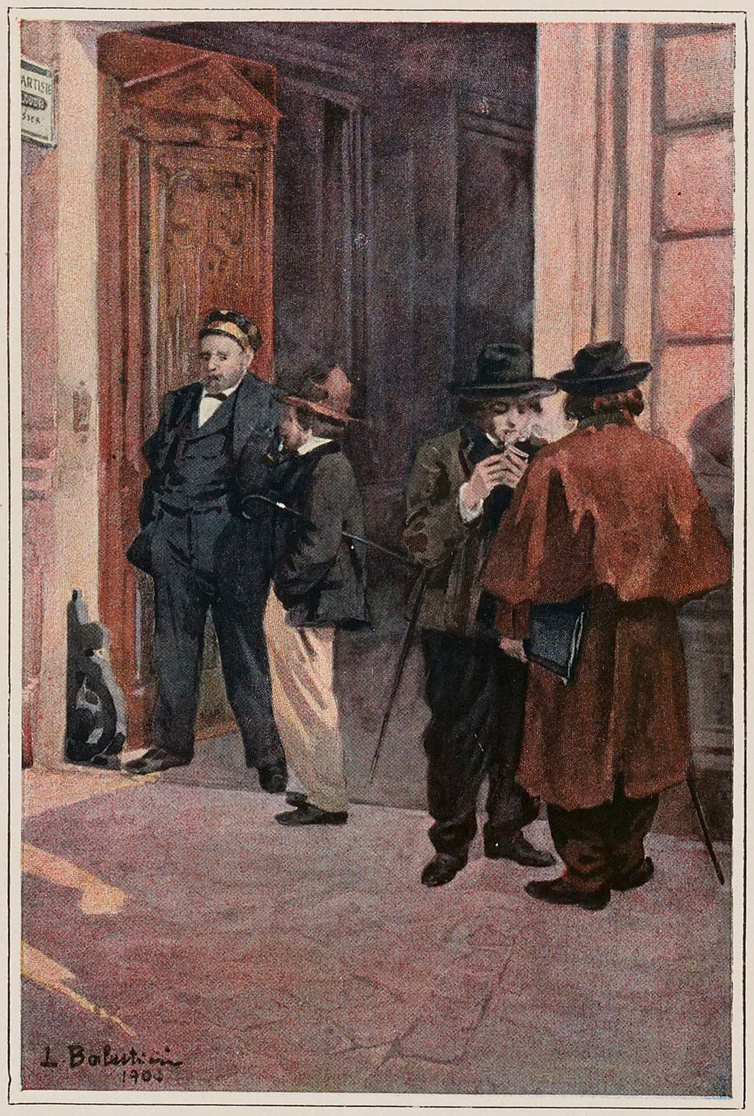
forme. C'était en un autre état d'esprit que la jeunesse avait vécu de 1860 à 1900. Si elle aimait toujours les joies bruyantes, les chansons à pleine voix, les nuits à la belle étoile ; s'il s'y trouvait, comme de juste, des arrivistes et des ratés ; s'il s'y rencontrait des jouisseurs sans scrupule, des insouciants et des paresseux, au moins n'était-ce point à l'état de doctrine que s'imposait à son imagination une vie de hasard, d'imprévu, de rencontres, de surprises et de laisser-aller, telle que fut, à en croire les méchants auteurs qui en ont écrit, *la Vie de Bohème*. A présent, cette vieille chanson est redevenue nouvelle : de hardis explorateurs ont, sous prétexte de modernisme, redécouvert la grisette et, avec les feutres qui se recabossent, les cheveux qui se reffarent, les carreaux des pantalons qui se rélargissent, les cravates qui reflamboient, voici revenus Rodolphe et Mimi, Marcel et Musette et Colline et Schaunard, noble sextuor !

Que Murger et ses amis aient été tels, peu importe. L'influence qu'exerce un homme sur les générations ne tient point à la façon dont il vit, mais aux livres qu'il écrit, et, qu'on le veuille ou non, *la Vie de Bohème* à présent, c'est Murger ; tel est l'évangile qu'il a laissé et, par malheur, il a suscité des croyants et il trouve des fidèles. Ce n'est point seulement sur des feutres et des pantalons que s'établit ce regain de popularité que lui apporte le théâtre. C'est sur des actes ; des jeunes hommes conforment leur vie à ce qu'ils croient avoir été *la Vie de Bohème*, ils s'en inspirent comme on fit jadis de *Werther* et d'*Adolphe*, et c'est une étrange chose que ce livre si mal écrit ait, en ces temps d'écritures raffinées, produit de tels enthousiasmes. A la vérité, cette épidémie atteint médiocrement le Parisien, quelque peu sceptique, mais elle sévit sur le provincial, elle s'attaque de préférence encore à l'étranger, qui se tourne vers Montmartre comme un musulman vers la Mecque, qui vient y chercher le plaisir qu'il trouve quelquefois, la fortune qu'il rencontre rarement, et même la gloire qui, ne venant guère qu'aux morts, est de médiocre pâture pour les vivants.

***

Tout récemment, on m'a conté une anecdote — je n'ose dire une histoire — qui illustre singulièrement cette posthume influence de Murger. Un de mes amis d'Italie m'adressa, de Brescia, un de ses jeunes compatriotes qu'il disait plein de talent et qu'il envoyait à la conquête de Paris. C'était un solide garçon, un peu court de taille, mais musclé et vigoureux, des yeux flamboyants, des dents éclatantes, une épaisse barbe noire, une allure triomphante, et, pour habiller le tout, le traditionnel uniforme : feutre cabossé, veston, cravate flottante et pantalon à la hussarde.

Ettore Barigliano était un enthousiaste : il parlait un français vague, mais il savait par cœur les noms, prénoms et surnoms des ruelles montmartroises, dont moi, Parisien de cinquante ans, je continue à ignorer même l'état civil régulier. Les diverses *Vies de Bohème*, aussi bien celle du maestro Leoncavallo que celle du maestro Puccini, également illustres, n'avaient point de secrets pour son gosier. Il parlait, comme d'amis intimes, du signor Colline et du signor Schaunard, et c'était d'une irrésistible gaieté. Quand je prononçai les noms d'artistes célèbres, dont il pourrait suivre les leçons et à qui je lui proposai de le recommander, je le vis se rembrunir ; c'était du dédain, de la colère, presque de la haine. Par contre, il entama l'éloge grandiloquent de glorieux personnages dont je n'avais jamais ouï parler. Nous ne nous entendions pas. Cela était tout simple : nous n'étions pas du même bateau. Pourtant, tel qu'il était, avec sa franchise débordante, ce garçon semblait intéressant. Il avait sur lui et me montra un album de croquis un peu frustes, mais d'une naïveté qui charmait et d'une justesse faite pour surprendre. Puis et surtout, il avait, dans les traits et dans l'ensemble du corps, quelque chose de mon cher et tendre Alphonse Daudet : point les yeux myopes si aigus, ni l'air de souffrance passionnée des derniers jours, point l'éclair de pensée illuminant la face, point non plus le pétillement à l'idée gaie, folâtre ou simplement drôlette, mais c'était la même race et tous deux étaient des Latins. Cela suffisait pour éveiller une sorte de sympathie dont, d'ailleurs, j'eusse été fort embarrassé de lui donner des preuves ; car il était fier, presque hautain dans sa pauvreté, fort certain de son génie et nullement disposé à recevoir une aide pécuniaire. Ce n'était qu'après s'être relativement tiré d'af-



On lui fit connaître un amateur... (p. 276).

faires qu'il était venu me voir, et j'en suis encore à me demander pourquoi il m'avait fait cet honneur.

Il me dit ses courses dans Paris à la recherche d'un taudis où

il eût assez de jour pour faire sa peinture de soleil, sa trouvaille tout en haut de Montmartre, d'une mansarde à fenêtre ; c'était là le rêve, car comment travailler sous une tabatière ? Et durant qu'il parlait, je songeais au *Petit Chose* débutant à Paris. Installé là, ayant mis les derniers sous à acheter un lit de fer, une chaise et une table, il n'en était pas moins empêché, car s'il avait des brosses, quelques tubes de couleurs, une toile de seize, qu'il avait apportés d'Italie, où et comment rencontrer un modèle et comment le payer ?

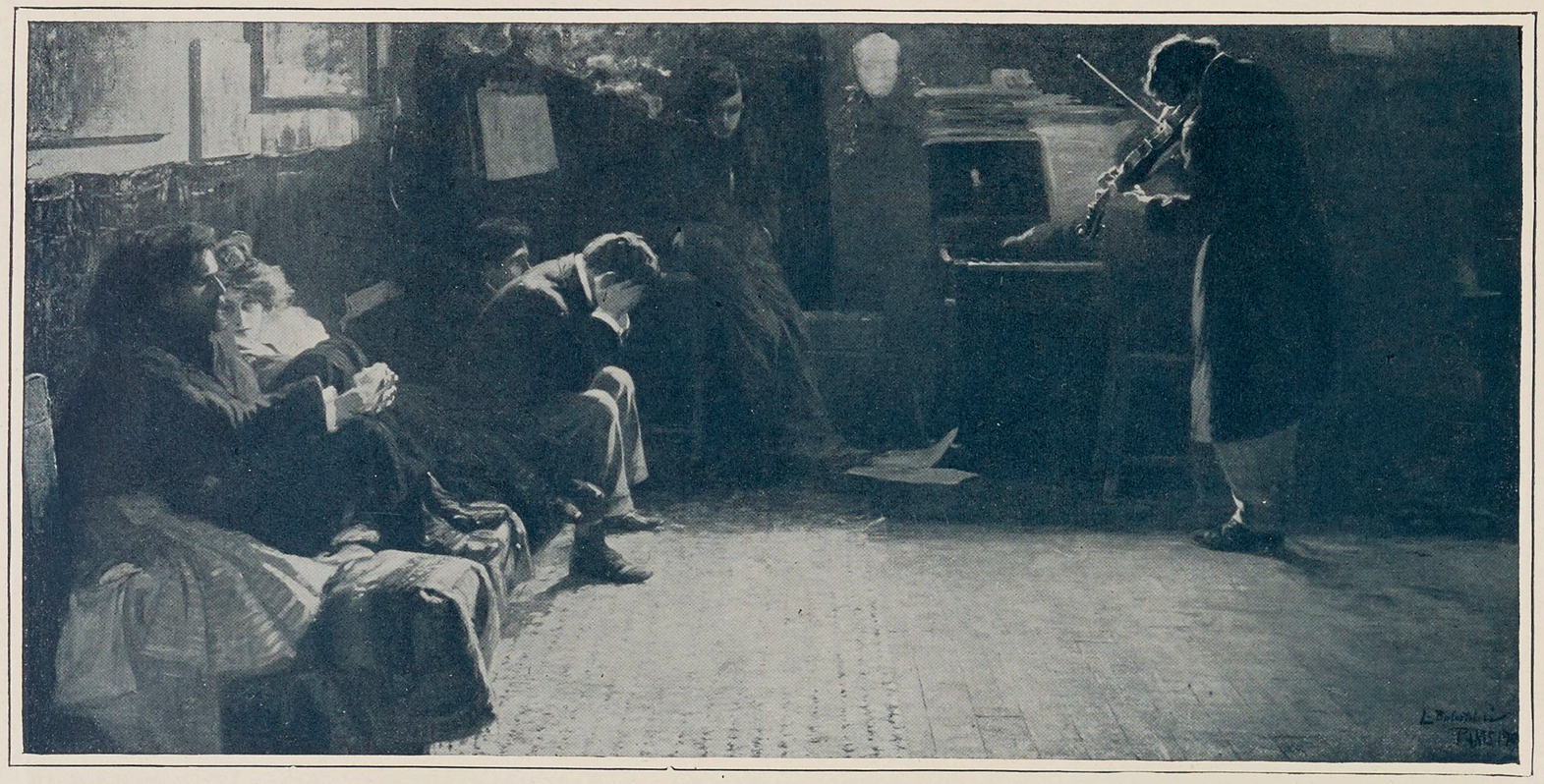
Il rêvait bien de camarades obligeants et de rencontres



« ...Quant au déménagement, ses nouveaux amis s'en chargèrent... » (p. 276)

heureuses, mais il était comme un pauvre petit égaré dans l'immense forêt — et les maisons ne portent pas même de fruits sauvages. Il passait au travers des êtres sans qu'ils se retournassent, et les sympathies qu'il éprouvait soudain pour certains êtres aperçus n'émouvaient point chez les passants des sentiments pareils. Sa vie errante et solitaire ne parvenait point à tuer chez lui l'espérance, mais elle aiguisait sa faim et usait ses chaussures. Il fallait manger, et, si grossières que fussent les portions d'*ordinaire* qu'il allait dévorer dans un cabaret de maçons, elles ne remplissaient point son estomac habitué aux amples pâtes, à l'exquis risotto, aux franches lippées du pays.

Peu à peu, tout ce qui, du bagage, n'était point strictement

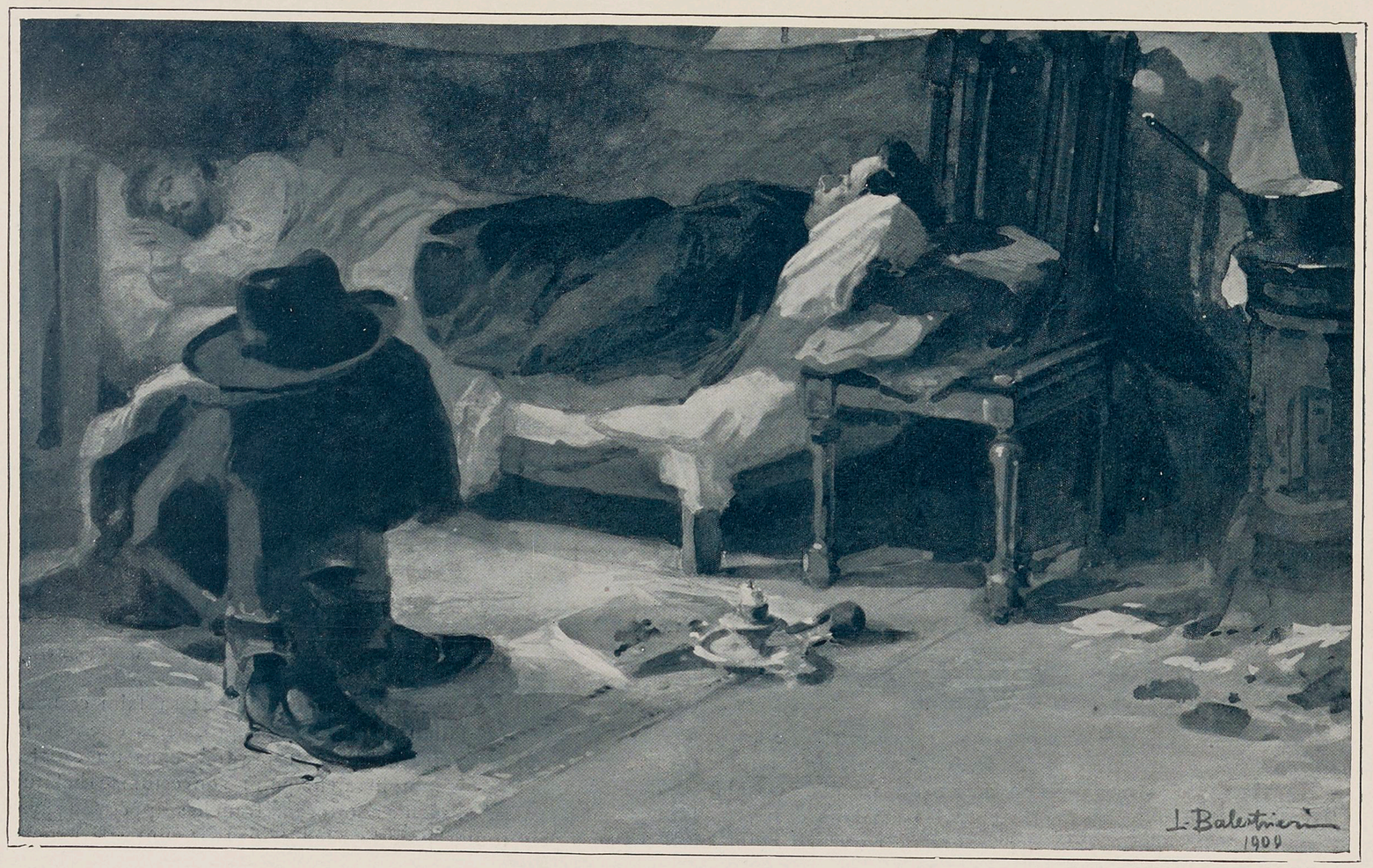


« . . . *Il adorait la musique* . . . » (p. 276)

nécessaire, tout ce qui avait pu sortir sans éveiller l'attention farouche du portier, était allé s'engager au Mont-de-Piété. Ettore Barigliano en était à son dernier voyage aux Blancs-Manteaux, où il portait les dernières miettes de son butin, lorsque, en attendant son tour, il aperçut près du poêle une jeune fille qui pleurait : des cheveux d'un blond léger, fouetté par places de tons chauds et presque roux, vivants, soulevés, joyeux, auréolant une tête fine et claire aux yeux profonds, d'un noir brillant ; un corps maigre, qui semblait échappé du tableau d'un Quattrocentiste, et qui, sous la misère du vêtement élimé, jetait une ligne de grâce intime et de pureté presque virginale ; c'était assez et trop pour séduire un artiste et pour enflammer un cœur de vingt ans.

A la regarder, Ettore oubliait son tour devant le guichet et lorsque enfin, sur l'appel réitéré de l'employé, il se fut repris, après qu'il eut rempli les formalités, donné des signatures et mis en sa poche dix pièces de cent sous, la jeune fille était encore là. Il s'approcha et, cette fois, sut être éloquent ou du moins se faire entendre. La pauvrette d'ailleurs était lasse de pleurer seule et ne demandait qu'à verser ses larmes en confidences. Son histoire, banale, tenait, en quelques mots. Elle se nommait Marie Verdet. Depuis six mois, elle était orpheline ; elle avait peu à peu mangé quelques sous que sa mère lui avait laissés, et bien qu'elle travaillât quatorze heures par jour, elle n'arrivait que les bons jours à gagner un franc en cousant des chemises. Encore vivait-elle ainsi ; mais le chemisier pour qui elle travaillait avait fermé boutique et ç'avait été la misère absolue. Ce jour-là, elle venait engager un petit schall, le dernier objet qu'elle possédât, et on n'avait rien voulu lui prêter. Elle avait faim, elle avait froid et elle ne savait où aller.

Riche de ses dix écus, Ettore lui offrit, avec un enthousiasme qui n'était point simulé, de partager son dîner et sa mansarde, et de passer le temps, durant qu'il ferait jour, à poser devant lui. Présentée avec feu et appuyée de ce décisif argument que Marie Verdet ne savait comment manger ni où coucher, la proposition fut accueillie avec des restrictions qui avaient pour objet unique de ménager les transitions. A tout dire, Ettore à première



« . . . *tout l'aspect d'un dortoir* . . . » (p. 276).

vue était loin de lui déplaire, et si le coup de foudre ne l'avait point frappée en même temps que lui, au moins ce fut sans la moindre répugnance qu'elle mit son bras sous celui du peintre, qu'elle vint avec lui à la crémerie et que, même, elle partagea son logis.

Dès le lendemain matin, les cheveux épars, tenant à la main une marguerite qu'elle présentait d'un geste hiératique, sa robe parée de quelques loques brillantes, elle posait. Mais il avait fallu s'ingénier pour obtenir dans la mansarde un jour qui



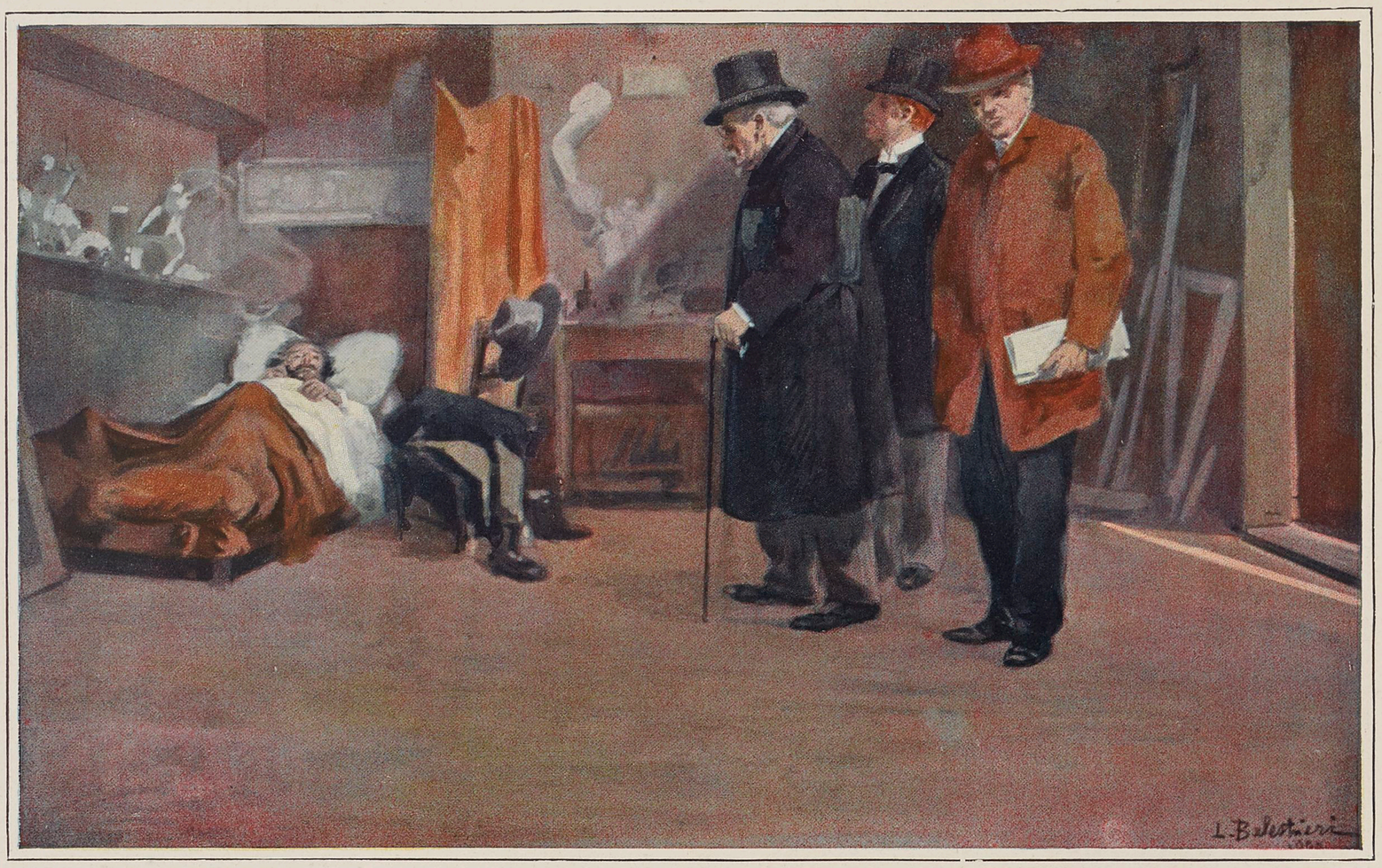
« . . . *C'étaient des ripailles grandioses* . . . » (p. 276).

tombât à peu près de haut et surtout pour que le modèle prît un peu de recul. La fenêtre à moitié bouchée par un lambeau de toile d'emballage, Ettore s'était assis à terre et avait calé son châssis avec son unique chaise ; Marie avait pris place sur le lit de fer qui simulait un trône d'or et qui s'éclairait ainsi du jour le plus élevé qui fût à Paris.

En trois séances, la toile était finie, et, en vérité, c'était merveille. Ettore y avait porté une puissance de verve, un don de

métier, une joliesse de couleurs, qui en faisaient une œuvre tout à part. A cette ouvrière de Paris, il avait donné les gestes fins, les regards troublants, le charme et la naïveté d'une de ces figures que le divin Sandro peignit en ses beaux jours. Il y avait mêlé on ne sait quoi de moderne et de montmartrois, qui le rendait personnel et empêchait de crier au pastiche. De plus, cela était peint d'un procédé d'ignorance qui semblait un étrange raffinement ; par économie peut-être et parce que les tubes à couleurs étaient rares, la toile était à peine couverte de tons clairs et juxtaposés : nulle cuisine, rien qui sentit les procédés modernes et les écoles dites d'impression.

Mais ce n'est pas tout de faire un quasi-chef-d'œuvre : il faut le vendre. Dans le feu de l'exécution, Ettore n'y avait point songé et Marie guère davantage, bien qu'elle sût mieux que son amant la dureté des chemisiers et qu'elle eût quelques notions justes sur la crise des toiles. Le tableau fini, à peine sec, Ettore le mit sous son bras et commença par la grande ville cette sorte de promenade-calvaire qui compte autant de stations qu'il y a de boutiques d'art. Cela fut long ; mais l'accueil fut partout pareil. A peine si, dans deux magasins, on consentit que l'artiste ôtât ses ficelles et découvrît sa toile. Le regard se faisait dur à son approche, presque brutal à son accent, et le pauvre Ettore, d'abord plein de confiance et de superbe, s'intimidait davantage à chaque échec, au point qu'il fallait à présent renoncer à le comprendre. Il avait osé aborder les grands marchands des boulevards, était revenu à Montmartre comme



« *L'huissier y perdit son grimoire...* » (p. 278).

au lancer, avait battu les quais suburbains, à présent tentait la rive gauche. Et toujours le « Ça n'est pas de vente » tombait comme un verdict de mort sur sa pauvre toile.

Affolé, désespéré, affamé, n'osant rentrer pour dire encore sa déconvenue à sa petite amie, il s'était, au Luxembourg, laissé tomber sur un banc. Un jeune homme, qui ne semblait guère plus riche ni mieux nippé, vint s'asseoir près de lui. Comment causa-t-on ? Pourquoi subitement Paul Nourrit s'intéressa-t-il à ce petit Italien, pourquoi désira-t-il voir son tableau, c'est à la jeunesse, aux sympathies qu'elle éveille, aux curiosités qu'elle suscite, aux courants qu'elle crée, qu'il faut s'en prendre. Bien sûr qu'Ettore ne se fit pas prier et que l'admiration réelle qu'exprima son compagnon de hasard lui fut la plus grande joie qu'il eût éprouvée depuis son arrivée à Paris.

Bien mieux : ce fut là pour lui la découverte et la trouvaille de ce milieu rêvé, l'ouverture de cette vie d'art libre qu'il était venu chercher à Montmartre et dont il trouvait ainsi un semblant au pays d'origine, en ce Quartier latin qui a gardé de si belles impétuosités de sève, et, en fait, tant de qualités de camaraderie et d'hospitalité. Brusquement, Ettore fut jeté en plein cénacle ; Paul Nourrit le remonta, lui parla d'avenir, le présenta à des amis tout aussi pauvres, tout autant que lui enfiévrés d'art. On lui fit connaître un amateur d'espèce rare, qui regardait les tableaux sans regarder les signatures, et s'était donné mission de protéger les jeunes et d'en découvrir. C'était un brave homme, assez rustre, mais qui ne ménageait point ses écus lorsqu'il trouvait quelque pièce rare. Il aligna devant Ettore vingt beaux louis qui, pour être à des effigies diverses, n'en valaient pas moins chacun leurs vingt francs.

Aussitôt qu'il les eut palpés et serrés dans un coin de son mouchoir, Ettore regagna les hauteurs, et, après avoir annoncé à Marie sa bonne fortune, il repartit à la recherche d'un atelier où il n'eût plus besoin de s'asseoir par terre. Cela fut simple, il pouvait payer d'avance. Quant au déménagement, ses nouveaux amis s'en chargèrent, et une voiture à bras suffit d'ailleurs pour emporter tout le bagage. Cet atelier, par malheur, ne manqua point de devenir, pour toute la bande, un asile et un centre. Ettore ne s'en plaignait point : il adorait la musique, et l'un de ses nouveaux amis jouait du violon comme un maître. Les soirées n'y suffisaient pas : il y avait des après-midi toutes usées à ces perversités opiacées qui détruisent la pensée par le rêve. Les invités volontaires se trouvaient si bien là où ils étaient qu'ils ne voulaient plus s'en aller et qu'il fallait les coucher. Bientôt il y eut à en nourrir quelques-uns, car, aux braves garçons de la première heure, s'étaient joints peu à peu des amis de rencontre, fort affamés, mais peu scrupuleux, dont la présence effarouchante eut pour effet naturel d'écarter ceux qui vraiment avaient sorti le peintre de sa misère. Ettore, toujours confiant, toujours murgériste, toujours hanté par ce damné livre, avait la poignée de main si facile et l'hospitalité si prompte que son atelier, après avoir dans la journée servi de réfectoire, prenait, la nuit venue, tout l'aspect d'un dortoir. Et les pensionnaires, pour être gratuits, n'en étaient pas moins exigeants. Aussi, après chaque visite au découvreur de jeunes, après chaque vente de tableautin, c'étaient des ripailles grandioses où Ettore semblait si heureux, riait à dents si blanches, se donnait de si bon cœur, que les amis amenaient les amis et qu'on festoyait tant qu'il restait quelques sous à l'atelier.

Les amis étaient sans doute trop nombreux pour qu'il ne s'en trouvât pas quelqu'un qui plût à Marie et lui fît la cour Un beau soir, elle ne rentra point, et il se trouva que, depuis lors, le violoniste ne reparut pas. Ettore en souffrit d'autant



« ...Il eut des quantités de Musettes ; seulement ces musettes-là n'avaient rien de champêtre bien qu'elles servissent à la danse et que cette danse se menât pour l'ordinaire autour des divers moulins qui, jadis, à Montmartre, ont peut-être servi à moudre du blé, mais qui sont employés à présent à la triste mouture des écus, des santés et des cœurs. (p. 278.)

plus que l'amateur généreux, après avoir orné ses murs de toiles uniformément signées *Barigliano*, était passé à un autre jeune et partait pour de nouvelles découvertes. Cet homme changeait ainsi son décor et se déprenait comme il s'était entiché. La dèche avait vidé l'atelier des joyeux camarades, et ce ne fut pas la visite d'un huissier qui, au nom du propriétaire, venait saisir les meubles, qui y ramena la gaieté. Pourtant, cet huissier y perdit son grimoire : ce qu'il trouva à saisir ne valait pas un terme, et Ettore, devenu farouchement Parisien, le blagua avec entrain et lui proposa presque sérieusement de faire son portrait pour l'indemniser.

L'aplomb lui était venu, et, à la fréquentation habituelle de ses camarades, une sorte d'esprit, que rendait plus drôle son patois dont il ne s'était point défait. A Montmartre, où il était retourné et où il trouvait maintenaut des banquiers assez complaisants pour échanger des pièces d'argent, même d'or, contre de la toile peinte, il s'était lancé en pleine fête, et, cette fois, croyait avoir vraiment découvert la Bohème. Il buvait, soupait, menait avec lui la première venue, et s'imaginait que cela aussi était *l'Amour à vingt ans*. Peut-être n'avait-il pas tort : en tout cas, s'il avait eu Mimi, il eut des quantités de Musettes. Seulement ces musettes-là n'avaient rien de champêtre, bien qu'elles servissent à la danse et que cette danse se menât pour l'ordinaire autour des divers moulins qui, jadis, à Montmartre, ont peut-être servi à moudre du blé, mais qui sont employés à présent à la triple mouture des écus, des santés et des cœurs. Ettore avait le cœur si large et l'esprit si bien fait qu'il prenait exactement pour de l'amour ce qu'on lui annonçait comme tel, de même qu'il prenait pour l'amitié les « ohé ! », « ohé ! » de ses camarades de rencontre. Faut-il croire que l'amour est aussi frelaté que les divers amers par qui maintenant il semble nécessaire de le préparer, ou que les accessoires le rendent plus vénéneux qu'au temps de nos pères ? en tout cas Ettore, après avoir bien dansé au son de ces musettes, se trouva tout aussi sec que le tambourin, leur compagnon. Un beau matin, il ne put se lever, tant il était fiévreux et tant il toussait.

C'était tout juste un lendemain de noce, et quelle noce ! En vérité, les divers maëstri qui président aux diverses *Bohèmes* internationales et qui prétendent en fournir la reproduction naturaliste eussent été fort étonnés de la platitude de cette fête et, quelle que fût leur bonne volonté, eussent reculé à mettre de la musique sur les paroles qui y étaient échangées. Ce n'était plus là l'ivresse légère et joyeuse du vin clairet, évoquant, avec des rêves roses comme lui, de jolis mots d'amour et des rimes de clarté ; c'était la soulerie brutale de l'alcool provoquant des idées funèbres, se plaisant aux sinistres évocations d'assassinat, de prison et de guillotine ; une gaieté de croque-morts, de porte-clefs et de bourreaux !

On avait couru les cabarets à enseignes prétentieuses avec des compagnes de hasard, imbibées elles aussi de littérature macabre, qui, entre deux verres de poison vert ou rouge, chantaient, pour s'égayer, des refrains de geôle ou de cimetière ; on avait savouré les délices de Saint-Lazare et de la Roquette. Bref, ç'avait été charmant. Puis, toute la bande, au petit jour, s'était engouffrée dans l'atelier, et là, comme ces marionnettes qu'abandonne la main qui leur donne l'apparence de vie, hommes et femmes s'étaient affalés sur le plancher pour y cuver l'alcool.

Quand, au réveil, la tête lourde et la bouche pâteuse, les amis d'Ettore le virent ainsi, gisant et presque en délire, qu'ils eurent retourné ses poches et constaté qu'il ne restait pas un sol à l'atelier pour continuer la fête de la veille, l'un après l'autre, ils s'éclipsèrent. Lui, bonne âme, à demi assoupi, recevait les prétextes dont quelques-uns, par un reste de politesse, coloraient leur départ, et lorsqu'il se trouva seul dans cette chambre nue et froide, où il semblait qu'entrât par les grandes vitres de la baie toute la tristesse de Paris, il ne douta pas un instant qu'on ne dût revenir, qu'on ne fût allé chercher un médecin, des médicaments et le reste, toutes les excuses qui lui avaient été données. Et puis les heures coulèrent lentes, ponctuées par le glas des églises, le timbre lointain des horloges, les bruits accoutumés et divers qui marquent les minutes de la vie de Paris. La nuit succéda au jour et ce fut toujours la solitude que rendait plus douloureuse l'obscurité descendante. Il n'y tint plus et, grelottant de fièvre, se roula jusqu'au poêle ; des bouts de bois qui traînaient, d'un peu de charbon qui restait en un coin, il fit une sorte de feu, mais si bref et qui chauffait si mal ! Il y jeta les vieux châssis, les morceaux de toile peinte sur qui il avait esquissé des projets, et durant que flambaient ainsi sa jeunesse, sa pensée, son œuvre, ce qui avait été la joie de ses jours, ce pour quoi il vivait et respirait, par un effort suprême, il regagna son lit sur lequel il se laissa tomber sans connaissance.

Plus troubles et plus confuses étaient encore ses idées lorsque ses yeux se rouvrirent. Du feu brillait dans le poêle ; il faisait chaud dans l'atelier et quelque chose de plus doux encore, comme de tendresse, lui chauffait l'âme. Il regarda. Une femme était debout près de son lit. Il la reconnut et ce fut pour son esprit, sur qui s'étendaient déjà les voiles endeuillés de la mort prochaine, comme une apparition de lumière et de joie. « Marie ! », fit-il. Était-ce Marie ou l'être chaste et noble que Marie lui avait inspiré, cette Béatrice qui avait été et demeurerait son chef-d'œuvre ? Que ce fût l'une ou l'autre, elle lui porta la consolation suprême. Un instant après, le râle le prit et ce fut bref.

C'était bien Marie. Comment elle avait appris qu'Ettore, malade, était abandonné de tous ; comment, sur un vague propos échangé avec un de ceux qui s'étaient fait les compagnons de plaisir de son ancien amant, elle avait couru du Quartier qu'elle habitait maintenant à ce pic de Montmartre ; comment elle lui avait donné cette dernière joie ; comment, après, aidée de quelques amis qu'elle avait avertis, elle le veilla dans la mort et le conduisit à cette demeure définitive, à ce cimetière des pauvres que le peuple a baptisé Cayenne, parce qu'on y est déporté comme aux antipodes, c'est ce que la pauvre fille vint me raconter quelques jours après. Elle avait trouvé ma carte dans un coin de l'atelier et elle venait me demander d'écrire là-bas, au pays, que c'était fini du pauvre Ettore et de ses rêves de gloire...

CLAUDE DUFLOT.

(Illustrations de L. Balestrieri.)



(p. 278).



QUI VA A LA CHASSE...

Jeanne Arville, debout sur le pont, regardait encore, sans les distinguer nettement, ceux qui l'avaient accompagnée. Les silhouettes amoindries s'effaçaient dans la pénombre. La nuit venait, couvrant toute la mer, estompant les maisons, le dôme de la cathédrale, l'église sur la hauteur que domine Notre-Dame de la Garde, patronne des marins.

Un peu mélancolique, malgré le fiancé qui l'attendait là-bas dans le pays des rêves d'or et du soleil, Jeanne se mit à songer... Elle avait tout quitté, ses amis, sa ville natale, ce gai Marseille, la maison paternelle où, à deux ans de distance, étaient morts ses parents. Seule au monde, elle avait accepté l'offre de son ami d'enfance, Henry Johnson, officier dans l'armée anglaise des Indes. Celui-ci avait, l'année précédente, passé deux mois de congé en Europe. Jeanne avait eu du plaisir à le revoir : ils s'étaient entretenus de leurs jeux d'antan, des bruyants cache-cache, des joyeux colin-maillard.

Et voilà que cette puérile amitié s'était transformée, plus tendre : Henry Johnson avait demandé à sa petite camarade si elle consentirait à devenir sa femme. Un peu étonnée, Jeanne hésita. Jamais elle n'avait songé à Henry autrement qu'à un frère. Cependant elle savait toute l'amitié qui, autrefois, liait ses parents à la famille Johnson, elle savait qu'ils auraient approuvé ce choix...

Après beaucoup de réflexion et quelques vagues soupirs, elle répondit : oui.

Le jeune homme partit donc avec l'espoir de revenir dans trois ou quatre mois. Et il laissa Jeanne apaisée par la décision prise.

Quelques semaines s'écoulèrent, puis elle reçut des lettres enthousiastes de son fiancé auxquelles parfois était joint un affectueux billet de la mère de Henry, qui habitait Bombay, près de son fils.

Mais, au printemps, arriva pour Mademoiselle Arville une missive bien désolée : on avait refusé à l'officier le congé promis. Le mariage était donc renvoyé indéfiniment, à moins qu'elle ne voulût bien franchir elle-même la distance. Il la suppliait de venir le rejoindre : elle voyagerait avec sa gouvernante, elle serait reçue par Henry et Madame Johnson, et l'on se marierait à Bombay.

Le premier mouvement de Jeanne avait été de refuser. Puis elle réfléchit : attendre encore un an dans la maison vide où mille souvenirs l'attristaient, où des fiançailles prolongées l'isoleraient un peu... Non, elle ne lutterait point contre la destinée...

Donc elle fixa la date de son départ. Mais un grand serrement de cœur l'étreignait lorsqu'elle pensait à l'avenir ; les jours lui semblaient fuir, trop rapides, et toute brave qu'elle fût, elle s'effrayait à l'idée de ce voyage au delà des océans, vers l'inconnu.

Le jour vint pourtant où il fallut s'embarquer. Et Jeanne monta sur le grand paquebot où la suivit Mademoiselle Hébrard. Elle connut les sensations d'une traversée, l'angoisse de ce mouvement qui écœure et qui affole, la première nuit bercée par les vagues, le sommeil fuyant que traversent de longs bruits de cauchemar, des chaînes qui grincent, des piétinements, de longs sifflets, puis, tout à coup, terrifiant, le cri qui ne ressemble à rien, le long cri, à la fois strident et sourd, l'appel désespéré de la sirène...

Le matin, sur le pont rafraîchi par la brise, Jeanne se sentit calmée. Un vol de mouettes suivait le navire ; au soleil rougeoyaient les Sanguinaires. La Méditerranée, houleuse, jetait ses crêtes blanches sur l'étendue vert émeraude, tandis que se profilaient là-bas les montagnes de la Corse.

Lorsque Jeanne se retourna, elle vit un jeune artiste occupé à peindre. C'était bien les tons d'algue de la mer avec les découpures lointaines des falaises. Mais, non sans dépit, Jeanne aperçut sa propre image esquissée au premier plan. Elle regarda l'audacieux : celui-ci, se voyant découvert, baissa les yeux tandis qu'elle, majestueusement, se retirait.

A déjeuner, Mademoiselle Arville se trouva en face de

l'artiste. La gouvernante parlait peu : Jeanne suivit, malgré elle, la conversation du jeune homme.

« Ainsi, lui disait-on, vous allez faire de la peinture aux Indes ?

— Oui, je me laisse tenter par le soleil, par les costumes, par le somptueux caractère du pays... Je suis fatigué de l'Orient à trente-six heures de Paris. Ah ! voir du nouveau, de la lumière, encore de la lumière !

— Comme disait Gœthe mourant...

— Je l'adore sans être *in extremis*. La lumière, c'est la joie,



la vie... En remplir ses yeux, la pétrir sur sa palette, la répandre, éclatante, sur ses toiles, quel rêve !... »

Le repas achevé, l'un des deux hommes sortit de table, puis il dit :

« Rébauval, venez-vous prendre le café sur le pont ? »

Jeanne n'écoute pas la réponse. Rébauval ! C'est donc Rébauval, ce jeune peintre, Rébauval, l'artiste admiré, fêté dont elle goûte si fort les œuvres ?... Elle en possède une qui éclairait autrefois son boudoir. Et elle y tient tellement, à cette page minuscule, un effet d'aurore sur les rochers et la mer, qu'elle l'a emportée pour avoir toujours sous les yeux une note de l'Occident aimé.

Dès lors, Jeanne regarda l'artiste d'un œil nouveau par où quelque chose de son âme transparaissait. Sa conduite lui parut absurde et sotte. Elle monta sur le pont et, dans une attitude voulue, elle reprit la pose telle qu'il l'avait ébauchée.

Rébauval s'avança, se découvrit :

« Mademoiselle, j'ai à vous demander pardon d'une indiscrétion... »

Rougissante, elle répondit :

« Monsieur, c'est moi qui regrette un moment d'humeur bien peu justifié. Pour vous prouver mes remords, et si vous désirez terminer votre étude, je resterai à cette place jusqu'à ce que vous ayez fini... »

Le visage du jeune homme s'éclaira :

« Vraiment, Mademoiselle ?... Je suis confus... »

Il se précipita pour chercher sa palette. Bientôt Jeanne, immobile devant la grande scène mouvante, percevait le bruit doux des pinceaux sur la toile.

Enfin Rébauval parla :

« Je crains de vous lasser, Mademoiselle... Vous m'avez rendu grand service : je ne voudrais pas abuser... Demain, nous terminerons, si vous voulez bien... »

Il l'interrogeait de ses yeux pénétrants et doux. Elle vint regarder l'œuvre inachevée, mais charmante déjà, où s'enlevait la fine silhouette sur le fond bleu du ciel et de la terre.

Elle murmura :

« Ç'aurait été dommage de ne pas l'achever.

— Le dommage aurait été de prendre un autre modèle... »

L'étude finie, Rébauval supplia Jeanne de la garder. Elle se défendit, mais il pria tant et si bien qu'elle accepta. Alors elle lui confia qu'elle emportait au loin une toile de lui.

Surpris, charmé, le jeune homme demanda la description de l'œuvre ; il la reconnut et sourit :

« Oui, c'est une vue prise à Cassis, le plus adorable petit port de la Côte méditerranéenne... »

La causerie se prolongea. Rébauval exposa à la jeune fille des théories d'art qui l'intéressèrent. Il lui demanda si elle n'avait jamais fait de peinture. Elle avoua quelques essais d'aquarelle, et il insista pour que, le lendemain, elle en fit à ses côtés.

L'intimité marche vite à bord. On se voit partout, sur le pont, à table, au salon. Rébauval joignait à son talent de peintre une jolie voix de baryton. Un jour, Jeanne l'entendit chanter cette phrase d'une romance :

Et tu ne peux savoir tout le bonheur que broie
D'un caprice enfantin le vol brusque et distrait
Quand il arrache au cœur la proie
Que la lèvre effleurait (1).

La voix était chaude, vibrante ; la poésie triste allait à l'âme. Jeanne la redemanda souvent.

Quelquefois le soir, assis tous deux à l'arrière du bateau, ils contemplaient la mer où, dans les phosphorescences, jouaient les marsouins. Vénus brillait d'une splendeur incomparable

(1) Sully-Prudhomme.

et l'étoile polaire apparaissait déjà, plus près de l'horizon.

« Mademoiselle, dit Rébauval, je vous ai entendue parler de Bombay. Est-ce un voyage d'agrément que vous allez y faire ?

— Cela dépend de ce qu'on appelle agrément : je vais m'y marier...

— Vous marier, répéta-t-il, les yeux agrandis, la voix altérée, d'un ton qui fit rougir la jeune fille.

— Oui, reprit-elle avec une gaieté qui sonnait un peu faux, ce n'est pas banal d'aller retrouver son fiancé... La galanterie exigerait plutôt le contraire, mais à l'impossible... »

Rébauval ne répondit rien. Il ne leva plus les yeux de sa pochade qu'il se mit à couvrir de grands traits incohérents.

Dès lors, il sembla éviter Jeanne et celle-ci en eut un vrai chagrin. Elle se sentit plus seule sur cette grande ville mouvante, et quand, de loin, elle voyait Rébauval étendu sur le pont, oisif, pâle, les lèvres serrées, une grande envie de pleurer lui montait du cœur. Il lui tardait d'arriver, d'effacer Rébauval de son souvenir ; et toute la peine qu'elle prenait pour ne pas songer à lui le rendait plus présent encore. Elle comptait les jours qui la séparaient du havre de grâce où elle trouverait son fiancé, où elle oublierait près de lui le trouble de son âme, de sa conscience aussi, car n'était-elle pas promise à un autre ?

Mais si, libre, elle avait rencontré Louis Rébauval, de quelle tendresse ne l'eût-elle pas aimé ! De quelle ardeur n'eût-elle pas secondé les efforts du jeune peintre ! Comme elle vibrait au contact de cette âme d'artiste ! Et elle se représentait la vie au bras de ce compagnon, la vie de liberté, d'art, de lumière...

* * *

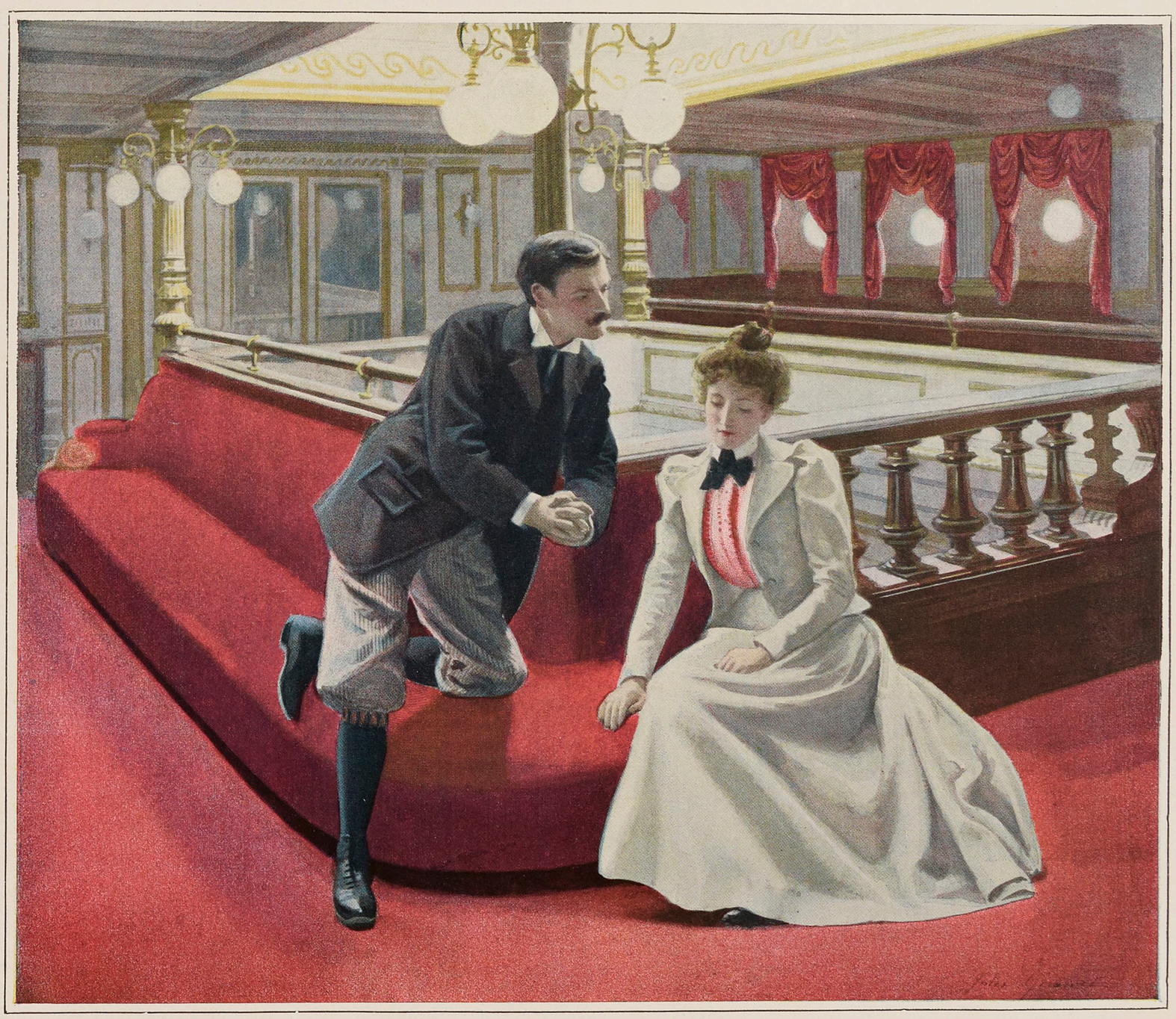
Et le voyage se continue sous des zones toujours plus chaudes. Le paquebot arrive en vue de Port-Saïd, qui apparaît comme une ville de mirage à la face de l'eau.

Puis, c'est la traversée du canal ; Suez, la mer Rouge avec ses eaux lumineuses, parmi lesquelles, semblables à des fleurs mauves, gravitent les méduses. Et des êtres nouveaux surgissent, des poissons volants qui rasent la mer comme des hirondelles. L'atmosphère s'alourdit de vapeurs irrespirables...

A la sortie du détroit de Bab-el-Mandeb, le vent soufflait, le ciel était menaçant. De grandes lames de fond venaient soulever le navire. Celui-ci, tout le jour, lutta contre les vagues qui semblaient devoir le submerger. Le capitaine fixait sur l'horizon des regards éperdûment inquiets.

Et Jeanne Arville, à quoi pensait-elle ? A son pays, doux abri si lointain, ou bien au fiancé qui, peut-être, l'attendrait vainement ? Non ; elle songeait sans amertume au naufrage possible : mourir avec Rébauval lui semblait une atténuation de peine, presque un soulagement. Que de fois elle avait goûté la douceur de ce voyage auprès de lui, souhaitant l'impossible bonheur de n'en voir jamais le terme... !

Une secousse formidable, un tressaillement au cœur du



bateau !... Puis un arrêt, la sensation que le navire ne luttait plus, qu'il devenait le jouet des vagues, ballotté à leur gré...

Sans comprendre, les enfants poussèrent des cris ; les femmes se trouvaient mal. Qu'était-il arrivé ?... L'arbre de couche avait cédé ; le bateau n'avançait plus, ne pouvait plus être dirigé.

Déjà, le paquebot, entraîné violemment, sortait de la route et les chances s'amoindrissaient de rencontrer du secours. Le capitaine fit jeter l'ancre. On mit la chaloupe à la mer et courageusement le second partit avec plusieurs hommes, au hasard, chercher de l'aide.

Alors, pour l'équipage et les passagers, immobiles sur l'Océan, commença une attente pleine d'angoisse, pleine d'horreur. Le danger commun réunissait tous ces êtres divers. Rébauval, qui s'était longtemps tenu à l'écart, se rapprochait maintenant de Jeanne. Il semblait que dans cette île déserte les conventions fussent oubliées. Rien ne persistait que le désir tendu vers la délivrance.

Soudain, des mouvements inattendus vinrent encore ébranler le paquebot. La chaîne de l'ancre s'était brisée. De nouveau l'on flottait à la dérive.

Mais cette fois la situation était plus grave. Le courant, seul maître de la grande épave qu'était devenu le navire, menait celui-ci vers des récifs.

Mademoiselle Hébrard s'était réfugiée dans sa cabine. Jeanne se trouvait seule dans un petit salon, lorsqu'elle vit Rébauval venir à elle. Vivement elle se leva. « Que dit le capitaine ? »

Il répondit avec autorité : « Restez, Mademoiselle. »

Elle se rassit : « Nous sommes en danger de mort, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Peut-être.

— Dites-moi ce que nous avons à redouter.

— D'être jetés sur les récifs du cap Gardafui... Et nous le serons presque fatalement. »

A l'entendre parler si calme, Jeanne se sentait gagnée par la même sérénité.

Il reprit : « Puisque, sans doute, nous ne sortirons pas vivants de ce bateau, laissez-moi vous dire, Jeanne, tout ce dont mon cœur est plein. »

Elle se taisait, trop émue pour répondre. Et le grand bruit des eaux, ces eaux qui leur seraient peut-être une vaste tombe, donnait aux paroles du jeune homme une étrange solennité.

« Je vous aime, murmura-t-il. Comment cet amour est-il venu, si fort, si absorbant, je n'en sais rien. Du jour où je vous ai vue sur le pont, dans la lumière du matin, je n'ai pu détacher ma pensée de vous. Ce qui n'était alors que de la sympathie est devenu un sentiment profond, irrésistible. »

Il lui avait pris une main, qu'elle ne songeait pas à retirer.

« Quand vous m'avez dit que vous alliez vous marier, ç'a été un effondrement. Et si vous saviez quelle tentation j'ai eue de me jeter dans cette mer... qui va peut-être nous engloutir... Hors l'affreuse pensée de voir sombrer votre jeunesse, votre beauté, je remercierais Dieu de mourir avec vous... Je n'aurais pas rêvé cette joie... Et vous, dites, la regretteriez-vous beaucoup, la vie ?...

Elle lui jeta un long, un ineffable regard.

« J'aurais préféré l'existence près de vous ; mais puisque c'est impossible, je bénis la mort de pouvoir vous écouter sans crime.

— Sans crime ! murmura-t-il subitement repris d'espoir, avec le désir de vivre, puisqu'il était aimé. Ne vaut-il pas mieux reprendre sa parole à un homme que de l'épouser quand on ne l'aime plus ? C'est lui faire un moins grand tort...

— Ne parlons pas de cela... »

Il appuya ses lèvres sur la petite main, et ils restèrent près l'un de l'autre dans l'attente d'une mort qu'ils n'appréhendaient presque pas.

Un cri résonna dans l'air. Jeanne se jeta dans les bras du jeune homme qui l'étreignit passionnément ; ils restèrent ainsi une seconde, la chair tremblante, l'âme joyeuse.

Ce n'était rien. Le navire reprit sa marche cahotée. Et parfois l'on entendait, on ne savait où, des sanglots, des prières...

Soudain un grand remue-ménage, des ordres donnés par le capitaine, un brouhaha immense retentirent, des clameurs poussées par des centaines de personnes...

Les deux jeunes gens tendirent l'oreille, redoutant presque le salut...

Des feux venaient d'être signalés. Alors sonna l'appel de la sirène. Et comme un écho, l'on entendit le même cri, plus confus, plus lointain. C'était la réponse de ceux qui apportaient la vie. La chaloupe de sauvetage avait trouvé du secours : un navire venait remorquer le paquebot.

* * *

Jeanne, en proie à la plus complexe des émotions, s'était retirée dans sa cabine. Elle ne dormit guère cette nuit-là.

Le lendemain on remit à Rébauval un billet qu'il reçut avec un grand serrement de cœur, et, sans surprise, il lut :

Monsieur,

Vous oublierez, j'espère, ce que je vous ai dit. J'étais dans des circonstances si extraordinaires que personne ne blâmerait l'aveu dont vous êtes incapable d'abuser.

Dans quelques jours je serai Madame Henry Johnson. Ne l'oubliez pas... ne me le faites pas oublier.

JEANNE ARVILLE.

* * *

Le navire fut remorqué jusqu'à Aden ; on répara les avaries, puis il reprit la mer en route pour Bombay. Les tristes jours étaient revenus où Louis et Jeanne vivaient à l'écart l'un de l'autre. Plusieurs fois il tenta de lui parler : Jeanne évita toute entrevue.

Mais avec une terreur secrète, elle voyait approcher la fin du voyage.

Bientôt, Bombay fut en vue. D'un œil mélancolique, la jeune fille contemplait le vaste port avec les bassins, les docks, la forteresse où rutilait l'aveuglant soleil.

Une foule nombreuse encombrait la jetée, foule bruyante, bariolée de costume et de figure.

Soudain, tout près de Jeanne, une voix murmura :

« Adieu, Mademoiselle. Si jamais vous avez besoin d'un ami, songez à Louis Rébauval. »

Elle répondit, les yeux pleins de larmes :

« Je vous remercie... Adieu, adieu pour toujours... »

Le paquebot avance.

Jeanne aperçoit les uniformes rouges, les casques blancs, sans distinguer encore les visages.

Un mouchoir violemment secoué attire ses regards. Madame Johnson lui fait des signes et la jeune fille répond de la main, surprise de ne pas voir la haute stature de son fiancé.

On aborde, on descend à terre. Jeanne et Mademoiselle Hébrard se dirigent vers Madame Johnson. A plusieurs reprises, celle-ci embrasse la jeune fille.

Jeanne demande :

« Et Henry ?...

— Mon enfant... Voilà : il a été, dans des conditions exceptionnellement favorables, invité à une chasse au tigre. Ah !... il ne voulait pas aller, c'est moi qui l'ai poussé...

Du reste, il sera sûrement de retour à la fin de la semaine... »

La physionomie de Jeanne passe par des expressions multiples...

« Cela ne vous fâche pas, ma fille ? Je lui ai dit : elle t'accordera bien deux ou trois jours, puisque vous avez toute la vie devant vous.

— Si nous devons la passer ensemble, Madame. »

La mère leva d'un centimètre les sourcils qu'elle avait très arqués et fort beaux.

« Je pense, ma chère enfant, qu'il n'y a aucun doute...

— Si, pourtant, » dit Jeanne, avec fermeté.

Et s'éloignant de quelques pas, elle fait signe à Rébauval d'approcher.

Très vite et très bas elle chuchote :

« Que diriez-vous si le passé était mort, si mes fiançailles étaient abolies, si j'étais libre enfin ?... »

Il la regarde stupéfait. Elle reprend :

« Oui, répondez vite.

— Je ne pourrais croire à tant de bonheur...

— Et vous voudriez de moi ?

— Si je voudrais ? Ah ! Jeanne... je vous adore ! »

Elle l'entraîna vers Madame Johnson.

« Je vous présente mon ami Louis Rébauval. Nous avons eu de grandes émotions à bord. M. Rébauval m'a donné des preuves non équivoques de dévouement. Je ne pense pas qu'il m'eût préféré une chasse au tigre. Aussi, Madame, permettez-moi de vous dire qu'entre deux affections, je choisis la plus grande. Quand votre fils reviendra, ayant fait bonne chasse, j'espère, vous n'aurez pas de peine à le consoler d'une petite déception... Adieu, Madame... »



Jeanne prit le bras de Rébauval et s'éloigna suivie de la docile Mademoiselle Hébrard.

Quant à Madame Johnson, la stupeur l'avait clouée sur place. Elle regarda la fiancée de son fils qui allait bâtir un foyer loin de lui. L'instinct primordial renversant les barrières de l'éducation, des convenances, lui inspira un geste inattendu : elle montra le poing à Jeanne qui ne s'en aperçut guère.

Puis sa pensée alla rejoindre le fils adoré dans la jungle, aux prises avec les fauves, et elle répéta tout haut :

« Je le lui avais bien dit... Ces Françaises sont toutes les mêmes... »

M. GIRARDET.

(Illustrations de Jules Girardet.)



Chocarne-Moreau, pinx.

Copyright 1900 by Chocarne-Moreau.

Typogravure Goupil, Paris.

PINCÉ !

La Mort du Page

AYANT poussé dans la baie d'une haute fenêtre le riche faudesteuil de sa chambre parée, la belle et noble dame Sibylle, comtesse de Chastelier, se mit à regarder la nuit, la nuit pareille à une tenture sombre jetée sur la plaine.

Elle songeait. Était-ce en l'apaisement d'une souffrance ou dans l'ébauche d'un sourire que tremblait un double pli d'ombre aux coins relevés de sa bouche, tandis que se voilaient ses noires prunelles striées d'or? Nul n'aurait pu le dire. Nul ne le savait. Qui peut descendre au fond d'une âme? Qui peut prétendre y lire avec certitude? Espoir ou crainte, cela donnait à son visage très pâle une fine expression de mélancolie.

Il y a huit mois, chevauchant une haquenée, que vêtait un caparaçon orné de riches broderies d'or, elle avait accompagné jusqu'aux confins du comté son seigneur et maître, le brave Enguerrand qui s'en allait, entouré

L. Chalon

de gentilshommes, ses compagnons, rejoindre le roi Jean le Bon et guerroyer contre l'Anglais.

Mariés depuis peu, ils s'étaient quittés comme deux jeunes amants, avec une émotion si intense que le souvenir en était à la fois cruel et cher à Sibylle. Dans le dernier embrassement, elle avait entendu battre le cœur du chevalier sous l'armure et tout contre lui, défaillante, elle était demeurée quelques minutes. L'écartant doucement enfin, Enguerrand s'était élancé sur la route poudreuse avec les autres chevaliers dont le soleil estival faisait luire les cimiers.

Depuis... les jours fuyaient, des jours espaçant des siècles. L'automne avait doré les coteaux plantés de vignes; les chênes du parc avaient pris des tons de cuivre, et les hirondelles abandonné les créneaux du donjon. Le château s'était éveillé un matin sous un manteau de neige, blanc comme l'hermine du blason des Chastelier. Des dentelles de givre enguirlandaient les arbres et l'étang gelé ressemblait à un miroir terni et brisé. Puis le printemps était venu, pimpant et doux, mais les ménestrels avaient passé, tristes, chantant noblement les malheurs du roi prisonnier avec ses chevaliers.

Sibylle aussi était captive, car la Jacquerie battait la campagne. Les nids chantaient, les oiseaux s'aimaient dans les bois reverdis et elle languissait en son donjon. L'espoir du retour prochain d'Enguerrand ne soutenait plus la jeune épouse. Que de fois cependant devant l'image patronale suspendue au mur et aussi devant celle de la Vierge consolatrice des affligés elle avait prié! Que de fois aussi elle avait évoqué les aïeux, brillante lignée peinte sur le manteau de la cheminée! Vains appels et vaine attente!



Mais quelqu'un près d'elle veillait; son page Raoul qui, au moindre appel, survenait, souple et fier, la main sur la garde de son épée, et vraiment joli sous la sombre veste brodée qu'il portait avec la grâce hardie d'un fils de preux.

Dès l'aube, il courait les champs, sans perdre de vue le château, mais insoucieux du danger pour lui-même, afin de cueillir les fleurs préférées de Sibylle et de lui tresser quelque chapelet de violettes. Enguerrand l'avait laissé au castel avec le vieux sénéchal, les dames d'honneur et une poignée de soldats, lui confiant son bien le plus précieux. Il savait que nul ne serait aussi attentif et aussi brave à la défendre que ce damoiseau à mine hautaine.

Raoul accomplissait cette tâche chevaleresque à souhait. Aussi, était-ce un peu à lui que la comtesse songeait ce soir-là en sa mélancolie charmée. Dans une tourelle proche un hibou pleura; elle tressaillit et s'accouda à la fenêtre. L'abîme béait à ses pieds, sans une étoile en haut, sans une lumière au loin. Du fond des épaisses ténèbres des voix semblaient monter, murmures singultueux, sinistres, pleins du fracas des désastres et du hurlement des révoltes,



franchissant les ponts-levis et les herses, battant les murailles et les vantaux.

Prise d'effroi, elle allait clore la fenêtre, quand, au travers des nuées déchirées comme par les bras invisibles de Dieu, la lune glissa. Toute la campagne s'éclaira, déserte et silencieuse. Au-dessus du mur crénelé, près de l'échauguette, surgit la mouvante silhouette d'un garde dont la hallebarde eut un scintillement d'éclair. Auréolée de cette fugitive clarté la jeune châtelaine, avec son fin profil, avec sa grâce frêle de fleur, apparut comme une vierge de missel. Une voix alors, non loin s'éleva, ramenant sur les rimes ailées d'un virelai le nom de Sibylle, nom chaque fois béni. L'élégant enfant qui chantait disait aux étoiles son amour et sa peine. Et cela finit par un grand soupir auquel un autre soupir répondit.

Le regard de la jeune femme tomba sur un coffret de châtaignier aux ais sculptés à ses armes, ocellés de pierreries rares, incrustés de chrysoprases et de turquoises. Parmi les joyaux et mêlés à des broderies anciennes, il y avait des fleurs fanées et des rubans, des vers aussi, des poèmes exaltés, charmants. Le page amoureux, prodigue d'enfantillages, enveloppait Sibylle à chaque heure, à chaque minute, de sa passion discrète, mais aussi ardente que contenue. Cependant elle avait eu tort de ne point le rebuter, honnête mais désœuvrée, mais faible; oh! oui, elle avait eu tort. Douloureux, noyé de tendresse, son cœur déborda; et dans la nuit calme un mot jaillit de ses lèvres, un mot que les cent bouches invisibles des échos accompagnés de frémissantes lyres répercutèrent dans les profondeurs du château, un mot formidable et doux, verbe divin : Je t'aime!

La châtelaine s'enfuit, se blottit dans sa chaire, où longtemps elle demeura absorbée et muette, songeant maintenant à l'absent captif ou mort, songeant aussi aux heures suaves que, jeune épousée, elle avait vécues en cette chambre même. Ce fut un dernier effort de sa vertu et de sa pudeur. L'image moins chérie s'effaçait devant d'autres pensées d'amour et une ombre, un fantôme, un homme surgit dans un bond qui traversa la fenêtre. Tremblante, effarée tout d'abord, ne sachant en face de quelle apparition réelle ou spectrale elle se trouvait, Sibylle, les prunelles élargies par l'émoi, laissa Raoul, dont le surcot flottant semblait une aile, tomber à ses pieds et couvrir ses mains de baisers.

C'était miracle qu'il fût parvenu ainsi jusqu'à elle. Comment? pourquoi? Questions inutiles, dangereuses, frivoles. Délicieusement anéantie, Sibylle ne le repoussa point et, comme inconsciente de ses gestes, s'amusait à enrouler autour de ses doigts fuselés les boucles blondes du gentil audacieux.

Lui, puisa dans le coffret précieux, d'où s'exhalèrent les fines senteurs des reliques, et commença, avec une adresse de femme, à la parer, telle qu'une idole, de tous ses bijoux, encerclant ses cheveux dans le tourez de perles, ornant sa main de bagues, agrafant une abeille d'or. Il lui tendit un miroir où elle se contempla en souriant, tandis qu'il souriait en la contemplant. Elle était heureuse de cette admiration. Une chaleur très douce coulait en ses veines. Les mains de Raoul, caressantes, frôlèrent la fourrure d'hermine qui bordait le corsage ouvert en pointe sur la nudité des épaules, entre les seins et coulèrent le long de la cotte dont l'étoffe de soie bleue, parfaitement collante, moulait la taille. A la chute des hanches où se nouait la ceinture, il s'arrêta, émerveillé, et minutieusement examina le travail de l'orfèvre qui avait ouvré la boucle, une fleur de gui avec des perles.

Il leva la tête. Un regard tendre croisa le sien. Des aveux lui brûlèrent les lèvres, mais la douce main de Sibylle lui ferma la bouche.

« Songe, enfant, que n'étant ni jeune fille, ni veuve, je ne puis entendre ce que tu veux me dire. »

Il baisa la main et se tut.

« Chante-moi tes vers », dit-elle.

Il chanta. Il chanta jusqu'au jour naissant qui les surprit tous deux dans l'oubli du temps qui passe inexorable. On frappa à la porte. Raoul se faufila lestement dans le clotet qui formait une ruelle derrière le lit placé debout.

Une dame de parade venait annoncer à la châtelaine l'arrivée d'un messager qui devançait Enguerrand d'une heure à peine. Déjà tout le château était sur pied.

Sibylle répondit qu'elle avait besoin de repos encore et qu'elle voulait qu'on la laissât. Puis s'adressant au page :

« Raoul, dit-elle, vous avez entendu? Ah! j'aimasse trop mieux que vous fussiez autre part qu'icy. Mon cœur défaille.

— Oui, bien, répondit Raoul, j'estais adverty du retour depuis le dernier vespre. Adonc je veulx, pour l'amour de vous, issir de votre chambre et que nul ne me veoie.

— Las! dit-elle, ce n'est point à votre pouvoir, ni au mien.

— Las, fit aussi le page, je le sçavais, je n'ay aultre espérance, sinon mourir. Seez vous cy et regardez. »

De la main il montra les chevaliers chevauchant par la plaine vers le donjon. Leurs armures étincelaient comme des ostensoirs dans le soleil levant et couvraient un long ruban de route. La laissant regarder, le page courut à l'autre fenêtre qui ouvrait sur la cour, s'élança, heurta la corniche où il se maintint une seconde, puis en tournoyant plongea jusqu'au sol où il s'abîma.

Quelques minutes plus tard, le maître faisait son entrée en la féodale demeure, dans le vacarme des buccins et des acclamations. La matinée était claire, le ciel d'une admirable sérénité. Les moineaux pépiaient joyeusement. La belle et noble dame s'avança vers son seigneur, un reflet du ciel printanier en ses yeux, et elle lui dit de sa voix sincère et caressante :

« Gentil mary, advisez que je suis en très langoureuse affliction de vous croire à la mercy de vos ennemis et de ne point vous veoir depuis longtemps. »

(Aquarelles de L. Chalon.) PAUL LACOUR.



Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.

Cie COLONIALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

CHOCOLATS & THÉS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT Gᴿᴬᴸ : *Avenue de l'Opéra, 19*, PARIS

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERCANTS



NEVRALGIES MIGRAINES. - *Guérison immédiate* par les Pilules Antinévralgiques du **Dr CRONIER**
Boîte : 3 fr. (envoi fco). — Phie 23, *Rue de la Monnaie*, Paris.

QUINQUINA DUBONNET

APÉRITIF
Tonifie et excite l'Appétit.
DEMANDEZ PARTOUT
UN DUBONNET

Pour les Mains
Pour la Barbe
Pour le Visage

EN HIVER

Remplacez le SAVON

PAR L'

IRIS SAVONNEUX

DE

CORFOU

La boite avec la cuiller servant de mesure. 1.25
La douzaine de Sachets de toilette 3.50
Le Sac son pour le bain 0 75

HENRY A LA PENSÉE
5, Faubourg Saint-Honoré, Paris
ENVOI FRANCO

Asthme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES
CIGARETTES ou la Poudre

ESPIC

OPPRESSIONS
TOUX
RHUMES, NÉVRALGIES

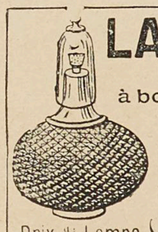
Le **Fulmigateur pectoral ESPIC** est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires

IL EST ADMIS DANS LES HOPITAUX FRANÇAIS ET ETRANGERS

« *Le Conseil médical de Russie prenant en considération que les cigarettes antiasthmatiques Espic sont réellement efficaces dans les accès d'Asthme, autorise l'entrée en Russie de cette spécialité* »

TOUTES BONNES PHARMACIES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER
VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS
Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette

LAMPE à OZONE



Fumivore Hygiénique
à bout de Platine incandescent

Aspire la Fumée du Tabac ; Absorbe toutes les mauvaises odeurs ; Préserve des Moustiques ; Purifie et Parfume l'air respirable

Prix de la Lampe à la Pharmacie de l'Europe
à PARIS . . . . . 12 fr. 50
En PROVINCE, franco de Port contre mandat-Poste . . . . . 13 fr. 50
ou contre remboursement 14 fr. 50
L. MULLER, Phien de 1re Classe, 40, r. de la Bienfaisance, PARIS.

SULFURINE

BAIN SULFUREUX SANS ODEUR

Hygiénique, Fortifiant, Antirhumatismal



Souplesse et Beauté de la Peau

Le bain de *Sulfurine* peut être pris chez soi, sans baignoire spéciale. — Prix : 1 fr. 25
Phie LANGLEBERT, 55, r. des Petits-Champs, Paris et ttes Phies

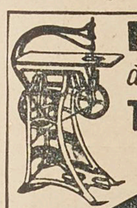
GRAINS de Santé du docteur FRANCK

Un Siècle de bonne Clientèle !
Contre la **CONSTIPATION**
EXIGER les **VÉRITABLES.** Ttes PHARMACIES.

MAISONS RECOMMANDÉES

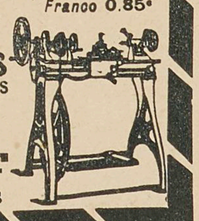
BAPTÊMES BOITES ET DRAGÉES JACQUIN Frères 12 RUE PERNELLE, PARIS.

MACHINES à découper TOURS



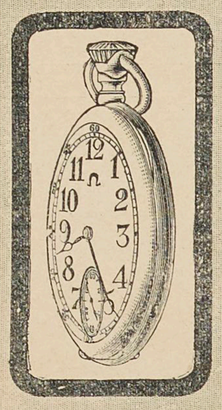
OUTILLAGE D'AMATEURS

Nouveau Tarif-Album (350 P., 1200 Grav.) *Franco* 0.85e



OUTILS FRANÇAIS, ANGLAIS AMÉRICAINS pour Amateurs et toutes Industries.

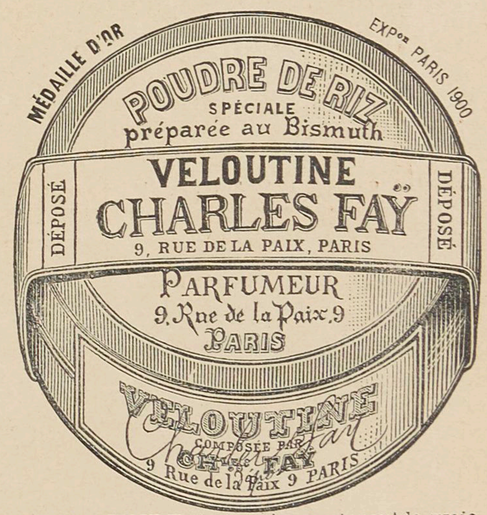
A. TIERSOT
CONSTRUCTEUR BREVETÉ S.G.D.G.
16, Rue des Gravilliers, PARIS



Montre de Précision
OMEGA
GRAND PRIX — Paris 1900

	OR	ARGENT	ACIER	NICKEL
depuis	125 fr.	45 fr.	35 fr.	30 fr.

KIRBY, BEARD & Co, Ld
5, Rue Auber, PARIS.



FAC SIMILE de la boîte contenant la vraie poudre "VELOUTINE" inventée par CH. FAY.

A **LA PAIX**

ÉTRENNES 1901

CHOIX SPÉCIAL pour Cadeaux de 10 à 100 francs
Verreries artistiques de JULES MABUT
Faïences "ART NOUVEAU".
SERVICES de TABLE — SERVICES de CRISTAL

34, Avenue de l'Opéra

A **LA PAIX**

VERRERIES et MEUBLES *du Maître* Emile GALLÉ de NANCY

ÉDITION des FAIENCES ARTISTIQUES de Laurent Desrousseaux

34, Avenue de l'Opéra.

Seul Dépôt de la Manufacture Royale de Porcelaines de Saxe.

Lits, Fauteuils, Voitures et appareils mécaniques pour Malades et Blessés

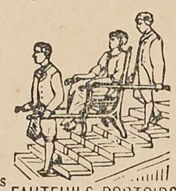
DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux
10, Rue Hautefeuille (près de l'École de Médecine)
PARIS

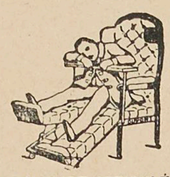
LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES



FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées mû par 2 manivelles.

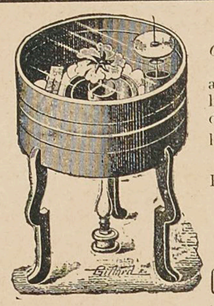


FAUTEUILS-PORTOIRS de tous systèmes.



VOLTAIRE ARTICULÉ avec tablette-appui pour malade oppressé.

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 127-84

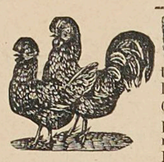


L'INCROYABLE

Couveuse à air chaud pour 20 œufs
Vitrée sur le dessus, avec régulateur automatique, thermomètre, lampe, bassin d'évaporation avec cheminée d'appel et distributeur fixé. — Complète, absolument prête à fonctionner.
Prix : 19 fr. 95
Pour recevoir franco, 1 fr. 25 en plus.

ÉLEVEUSE *Incroyable*
Prix : 16 fr. 50
Franco, ajouter 0 fr. 80 en plus.

Cadeau : La *Couveuse* et l'*Éleveuse* ensemble, net : 35 fr. port en plus.



POULES Le seul moyen efficace et infaillible de les faire pondre sans interruption, même par les plus grands froids, est l'emploi de la **Poudre à faire pondre.** Dépense 0 f. 10 par mois pour avoir 100 œufs en plus par poule et par an. 15 gr. diplômes d'honneur, 15 gr. méd. d'Or, Paris, Londres, Bruxelles, avec félicitations unanimes du Jury. *Paris* 1900, *grande méd. d'Or.* — Prix : 1 k., 2 f. 60 ; 2 k. 500, 5 f. ; 5 k. 9 f. ; 10 k., 17 f. ; *franco* gare contre mandat-poste.

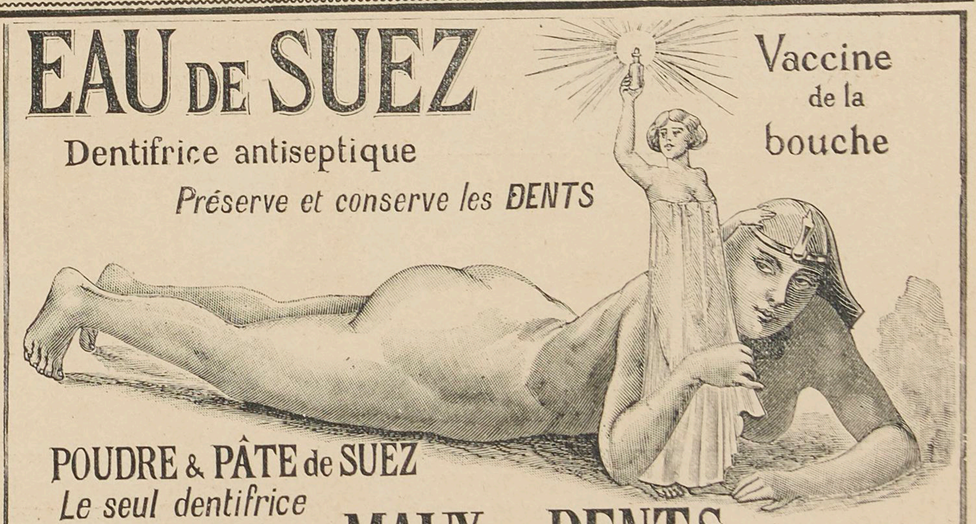
Se méfier de mauvaises imitations. Le seul produit véritable est la **Poudre à faire pondre de M. FANFILLON.** Plus de 100,000 attestations. — *En vente au*

Comptoir général de l'Élevage, 94, r. St-Dominique, Paris

EAU DE SUEZ

Dentifrice antiseptique
Préserve et conserve les DENTS

Vaccine de la bouche



POUDRE & PÂTE de SUEZ
Le seul dentifrice guérissant les
MAUX DE DENTS

En vente partout

DÉPÔT : *Pharmacie BÉRAL, 14 Rue de la Paix — PARIS —*

GRAND DÉPOT

E. BOURGEOIS

21 & 23, Rue Drouot, PARIS

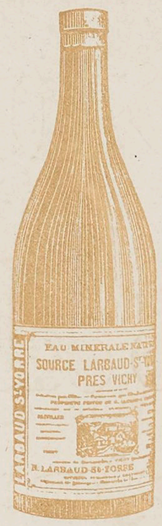
GRANDE MISE EN VENTE DE SERVICE DE TABLE



NOUVEAU SERVICE DE TABLE FAIENCE (Modèle Excelsior, imprimé en bleu vert sur pâte ivoire)

Table, 12 couverts, 74 pièces . . . . . 35 fr. | Dessert, 12 couverts, 42 pièces . . . . . 20 fr.

NOTA. — *La collection de nos trois Albums est expédiée franco en Province et à l'Étranger contre 2 francs, « prix du port », qui sont remboursés à la première commande.*



SOURCE LARBAUD-St-YORRE

(DÉCOUVERTE EN 1853)

La plus ancienne source du **Bassin de Vichy**, la plus froide, 10°5, la meilleure pour la consommation à domicile, contre les **MALADIES** du **FOIE**, de l'**ESTOMAC** et des **REINS**, **DIABÈTE, GRAVELLE, GOUTTE, ALBUMINURIE.**

Adresser les Commandes au propriétaire **N. LARBAUD-ST-YORRE**
Pavillon Prunelle, à VICHY

Dépôt dans toutes les Pharmacies. — **Exiger le Nom**

PASTILLES DIGESTIVES, SUCRE D'ORGE, SELS NATURELS
pour BOISSON et BAINS

WYNAND FOCKINK

AMSTERDAM



SEUL DÉPOT EN FRANCE
2, RUE AUBER
PARIS

FABRIQUE DE LIQUEURS FINES

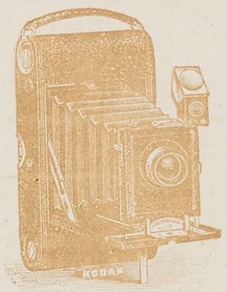
CADEAUX

DE NOËL ET DU JOUR DE L'AN

LES PLUS UTILES ET LES PLUS AGRÉABLES SONT LES APPAREILS

KODAK

TOUT LE MONDE PEUT PHOTOGRAPHIER AVEC LE KODAK



KODAKS DE TOUS FORMATS DE 4×5 A 13×18 c/m

SE CHARGEANT EN PLEINE LUMIÈRE

PRIX DEPUIS FRANCS 6.50

EN VENTE DANS
TOUTES LES BONNES MAISONS DE FOURNITURES PHOTOGRAPHIQUES

CATALOGUE ILLUSTRÉ ENVOYÉ FRANCO

EASTMAN KODAK Société Anonyme Française au Capital de Francs **1.000.000**

5, Avenue de l'Opéra, et 4, Place Vendôme, PARIS

MÉDICATION TONIQUE

ANÉMIE — NEURASTHÉNIE
SURMENAGE, CONVALESCENCE

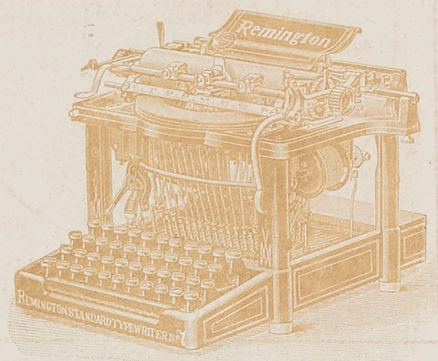
Cette Médication tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion. — L'homme débilité y puise la **force**, la **vigueur** et la **santé**. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ces toniques qui, tout en conservant une efficacité identique se présentent **sous trois formes différentes, afin de se prêter plus facilement aux préférences des malades et aux exigences spéciales de leurs tempéraments.**

Formule du Dr A.-C., Ex-Médecin de la Marine. — *Toutes Pharmacies.* — DÉPÔT : **18, Rue des Arts, Levallois-Perret (Seine).**

Vin Désiles **Cordial Régénérateur**

Désiline ***digestive.*** **Liqueur de Table.**

Désiles-Granulé **aux Glycérophosphates et à l'Extrait Complet de Vin Désiles**



MACHINE A ÉCRIRE

Remington

ÉTABLIE A PARIS EN 1884

GRAND PRIX

EXPOSITION DE 1900

L'Administration de l'Exposition emploie un grand nombre de Machines à Écrire, dont

95% REMINGTON

THE REMINGTON STANDARD TYPEWRITER Co., 8, Boulevard des Capucines, PARIS

BORDEAUX : 10, Allées de Tourny | MARSEILLE : 1, rue Saint-Ferréol | LE HAVRE : 15, rue de la Bourse
LYON : 8, rue Président-Carnot | LILLE : 14, rue Faidherbe | BRUXELLES : 60, rue de l'Ecuyer
ANVERS : 18, Kipdorp



H.-P. MOORHOUSE 29, Rue des Petites-Écuries PARIS

CHAMPAGNE

LÉON LAURENT

REIMS

Dépôt à Paris : 22, rue Caumartin.

CRÈME EXPRESS JUX

Le Meilleur des Entremets fins.

Dans toutes les bonnes Epiceries.

FIGARO ILLUSTRÉ



Cliché Levy & fils.

LA RUSSIE A L'EXPOSITION

EDITEURS

MANZI, JOYANT & Cie — 24, boulevard des Capucines

LE FIGARO — 26, rue Drouot

PARIS

Prix : 3 fr. ; Étranger : 3 fr. 50